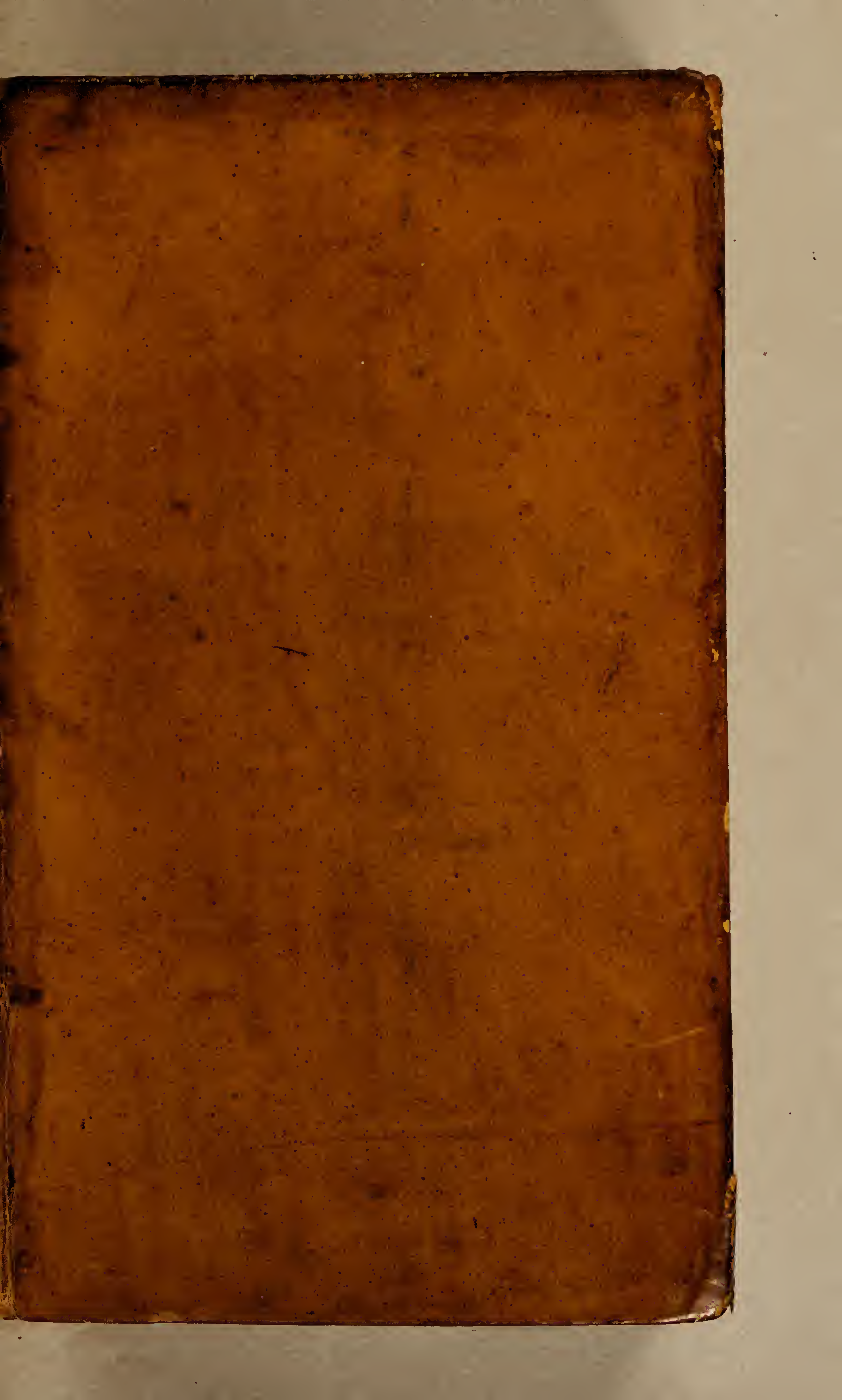
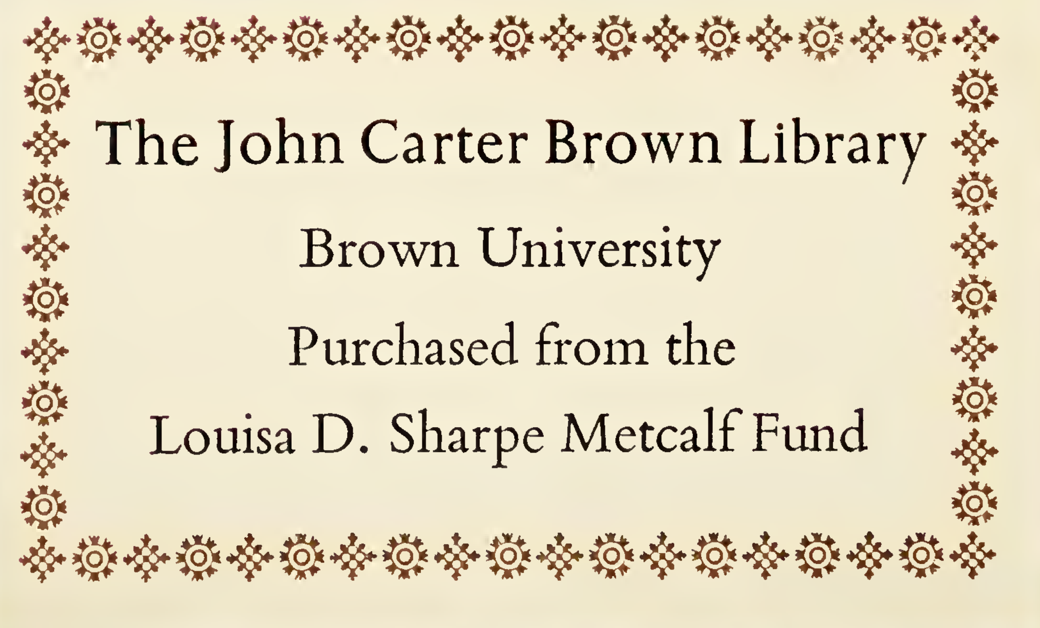
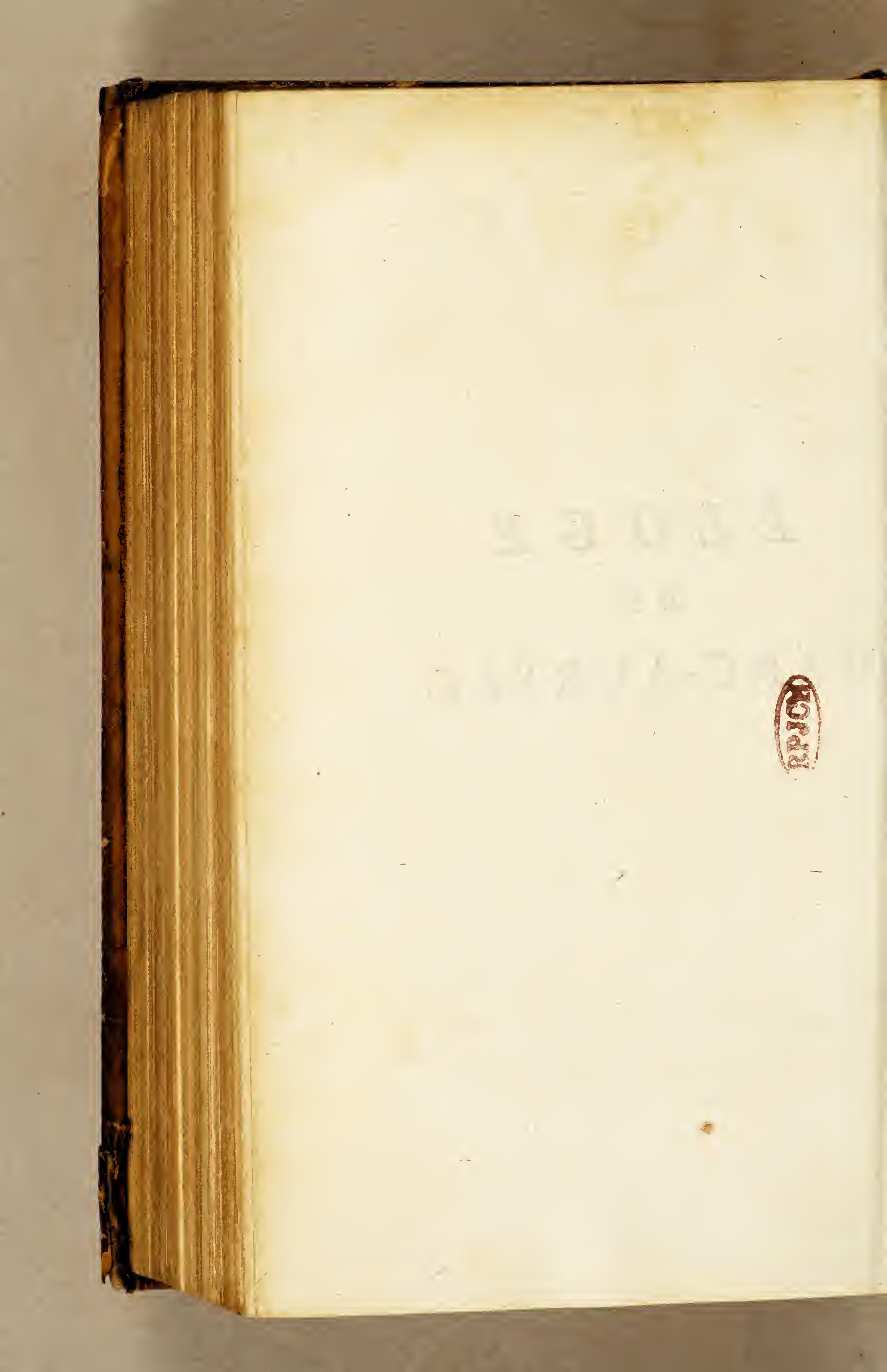


Lavington


The John Carter Brown Library
Brown University
Purchased from the
Louisa D. Sharpe Metcalf Fund

# ÉLOGE
## DE
# MARC-AURÈLE.


RPJCB

# ÉLOGE
## DE
# MARC-AURÈLE,

PAR M. THOMAS,
DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

TROISIÈME ÉDITION.

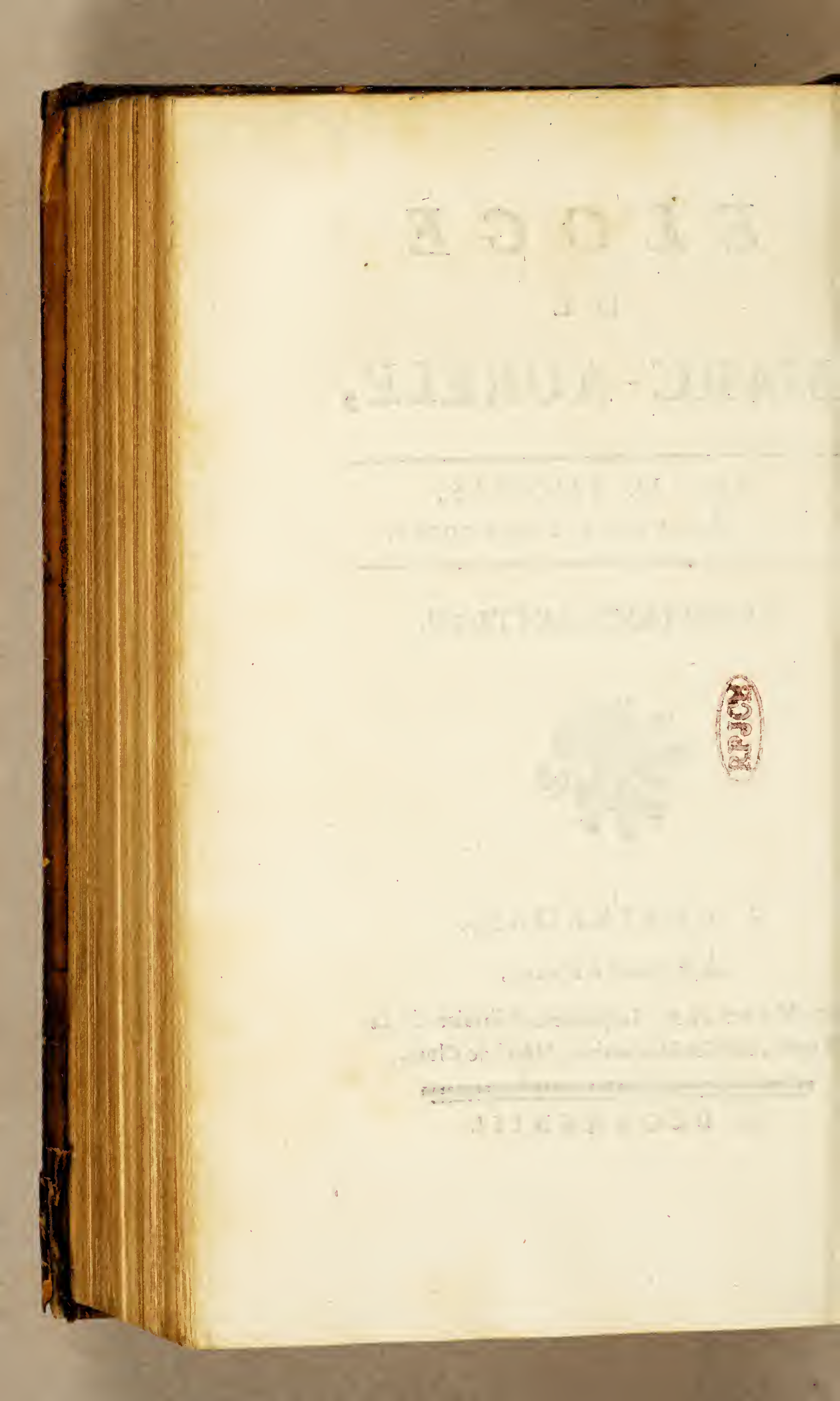


A AMSTERDAM,

*Et se trouve à* PARIS,

hez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la
REINE, rue des Mathurins, Hôtel de Cluni.

M. DCC. LXXXIII.





# ÉLOGE DE MARC-AURÈLE.

Après un regne de vingt ans, Marc-Aurèle mourut à Vienne. Il étoit alors occupé à faire la guerre aux Germains. Son corps fut rapporté à Rome, où il entra au milieu des larmes & de la désolation publique. Le Sénat en deuil avoit été au devant du char funèbre. Le Peuple & l'Armée l'accompagnoient. Le fils de Marc-Aurèle suivoit le char. La pompe marchoit lentement & en silence. Tout-à-coup un Vieillard s'avança dans la foule. Sa taille étoit

haute, & ſon air vénérable. Tout le monde le reconnut : c'étoit Apollonius, Philoſophe Stoïcien, eſtimé dans Rome, & plus reſpecté encore par ſon caractère que pour ſon grand âge. Il avoit toutes les vertus rigides de ſa Secte, &, de plus, avoit été le maître & l'ami de Marc-Aurèle. Il s'arrêta près du cercueil, le regarda triſtement ; & tout-à-coup élevant ſa voix :

Romains, dit-il, vous avez perdu un grand homme, & moi j'ai perdu un ami. Je ne viens pas pleurer ſur ſa cendre ; il ne faut pleurer que ſur celle des méchans, car ils ont fait le mal & ne peuvent plus le réparer. Mais celui qui a été ſoixante ans vertueux, & qui, vingt ans de ſuite, a été utile aux hommes ; celui qui, dans tout le cours de ſa vie, n'a point eu d'erreur, & qui, ſur le trône, n'a point eu de foibleſſe ; celui qui a

toujours été bon, juſte, bienfaiſant, généreux, pourquoi le plaindre ? Romains, la pompe funèbre de l'homme juſte eſt le triomphe de la vertu qui retourne à l'Etre ſuprême. Conſacrons cette Fête par nos éloges; je ſais que la vertu n'en a pas beſoin; mais ils ſeront l'hommage de notre reconnoiſſance. Il en eſt des grands hommes comme des Dieux. Comblés de leurs bienfaits, nous n'avons pas pour eux des récompenſes, mais nous avons des Hymnes. Puiſſé-je, au bout de ma carrière, en parcourant la vie de Marc-Aurèle, honorer à vos yeux les derniers momens de la mienne ! Et toi qui es ici préſent, toi ſon ſucceſſeur & ſon fils, écoute les vertus & les actions de ton père; tu vas régner; la flatterie t'attend pour te corrompre. Une voix libre, pour la dernière fois peut-être, ſe fait entendre

à toi. Ton père, tu le ſais, ne m'a point accoutumé à parler en eſclave. Il aimoit la vérité : la vérité va faire ſon éloge. Puiſſe-t-elle de même un jour faire le tien !

Toutes les fois qu'on loue les morts, on commence par les louer de leurs ancêtres, comme ſi le grand homme avoit beſoin d'une origine, comme ſi celui qui ne l'eſt pas, étoit relevé par un mérite qui n'eſt point à lui. Gardons-nous, Romains, d'outrager la vertu juſqu'à croire qu'elle ait beſoin de la naiſſance. Votre famille des Céſars vous a donné quatre Tyrans de ſuite ; & Veſpaſien, qui le premier releva votre Empire, étoit le petit-fils d'un Centurion.

Le biſaïeul de Marc-Aurèle naquit aux bords du Tage. Il apporta pour diſtinction dans Rome, des vertus que l'on ne trouve plus que loin de Rome, la ſimplicité & les

mœurs antiques. Cet héritage ſe conſerva dans ſa maiſon. Voilà quel fut la vraie nobleſſe de Marc-Aurèle. Je ſais qu'il fut le parent d'Adrien; mais il regarda cet honneur, ſi c'en eſt un, comme un danger. Je ſais qu'on voulut le faire deſcendre de Numa, mais il fut aſſez grand pour dédaigner cette chimère de l'orgueil; il mit ſa gloire à être juſte.

Remercions les Dieux, de ce qu'il ne fut point d'abord déſigné pour le trône. Le rang ſuprême a plus corrompu d'ames qu'il n'en a élevé. Né pour être un ſimple Citoyen, il devint grand. Peut-être, s'il fût né Prince, n'eût-il été qu'un homme vulgaire.

Tout concourut à le former. Il reçut d'abord cette première éducation, à laquelle vos ancêtres ont toujours mis un ſi grand prix, & qui prépare à l'ame un corps robuſte

& ſain. Il ne fut donc point amolli en naiſſant, par le luxe : on ne l'entoura point d'une foule d'eſclaves qui, obſervant ſes moindres ſignes, ſe ſeroient honorés d'obéir à ſes caprices. On lui laiſſa ſentir qu'il étoit homme; & l'habitude de ſouffrir fut la première leçon qu'il reçut. La courſe, la lutte, les danſes militaires achevèrent de développer ſes forces : il ſe couvroit de pouſſière ſur ce même champ de Mars où s'étoient exercés vos Scipions, vos Marius & vos Pompées. Je vous rappelle cette partie de ſon éducation, Romains, parce que cette mâle inſtitution commence à ſe perdre parmi vous. Déjà vous imitez ces Peuples de l'Orient, chez qui la molleſſe dégrade l'homme dès ſa naiſſance, & vos ames ſe trouvent preſque énervées avant de ſe connoître. Romains, on vous outrage en vous flattant; c'eſt en vous diſant la vérité

que je vous témoigne mon respect.

Cette première éducation n'eût fait de Marc-Aurèle qu'un soldat : on y joignit celle des connoissances. La Langue de Platon lui devint familière comme la sienne : l'Eloquence lui apprit à parler aux hommes : l'Histoire lui apprit à les juger : l'étude des Loix lui montra la base & le fondement des Etats. Il parcourut toutes les Législations, & compara ensemble les Loix de tous les peuples. Il ne fut donc pas élevé, comme ceux que l'on flatte déjà lorsqu'ils sont encore ignorans & foibles. Un lâche respect ne craignit pas de le fatiguer par des efforts. Une discipline sévère assujettit son enfance au travail ; & parent du Maître du monde, il fut forcé à s'éclairer comme le dernier citoyen.

Ainsi commençoit à se former le Prince qui devoit vous gouverner ; mais c'est l'éducation morale qui

achève l'homme & conſtitue ſa grandeur ; c'eſt elle qui a fait Marc-Aurèle. Cette éducation commença avec ſa naiſſance : la frugalité, la douceur, la tendre amitié, voilà les objets qu'il apperçut en ſortant du berceau. Que dis-je ? on l'arracha de Rome & de la Cour. On craignit pour lui un ſpectacle funeſte. Eh ! comment dans Rome, où tous les vices ſe raſſemblent des extrémités de l'Univers, auroit pu ſe former une ame qui devoit être auſtère & pure ? Eût-il appris à dédaigner le faſte, où le luxe corrompt juſqu'à la pauvreté ? A mépriſer la richeſſe, où la richeſſe eſt la meſure de l'honneur ? A devenir humain, où tout ce qui eſt puiſſant, écraſe tout ce qui eſt foible ? A avoir des mœurs, où le vice a même perdu la honte ? Les Dieux, protecteurs de votre Empire, dérobèrent Marc-Aurèle à ce danger. Son père le tranſ-

porta à trois ans dans une retraite où il fut mis en dépôt ſous la garde des mœurs. Loin de Rome, il apprit à faire un jour le bonheur de Rome. Loin de la Cour, il mérita d'y revenir pour commander.

L'héritier avare compte avec plaiſir tous ceux qui lui ont tranſmis des richeſſes. Marc-Aurèle, plus avancé en âge, comptoit tous ceux à qui, dans ſon enfance, il avoit dû l'exemple d'une vertu. Mon père, nous diſoit-il, m'apprit à n'avoir rien de lâche ni d'efféminé : ma mère, à éviter juſqu'à la penſée du mal : mon aïeul, à être bienfaiſant : mon frère, à préférer la vérité à tout. Voilà de quoi, Romains, il rend grace aux Dieux à la tête de l'ouvrage où il a dépoſé tous les ſentimens de ſon cœur. Bientôt des maîtres lui enſeignèrent tous les devoirs de l'homme, mais en les pratiquant. On ne lui

disoit pas, Aime les malheureux; mais on soulageoit devant lui ceux qui l'étoient. Personne ne lui dit, Mérite d'avoir des amis; mais il vit l'un de ses Maîtres sacrifier sa fortune à un ami opprimé. J'ai vu un Guerrier qui, pour lui donner des leçons de valeur, lui montra son sein tout couvert de blessures. C'est ainsi qu'on lui parloit de douceur, de magnanimité, de justice, de fermeté dans ses desseins. J'eus moi-même la gloire d'être associé à ces maîtres illustres. Appelé à Rome du fond de la Grèce, & chargé de l'instruire, on m'ordonna de me rendre au palais. S'il n'eût été qu'un simple citoyen, je me serois rendu chez lui : mais je crus que la première leçon que je devois à un Prince, étoit celle de la dépendance & de l'égalité; j'attendis qu'il vînt chez moi. Pardonne, ô Marc-Aurèle! je pensois alors que tu

n'étois qu'un Prince ordinaire : je te connus bientôt ; & tandis que tu me demandois des leçons, je m'inſtruiſois ſouvent auprès de toi.

Il n'étoit pas encore ſorti de l'enfance, que dèjà l'enthouſiaſme de la vertu étoit dans ſon cœur. A douze ans, il s'étoit conſacré au genre de vie le plus auſtère : à quinze, il avoit cédé à ſa ſœur unique tout le bien de ſon père : à dix-ſept, il fut adopté par Antonin ; & (je ne vous rapporte que ce que j'ai vu moi-même) il pleura ſur ſa grandeur. O jour qui, après quarante années, m'eſt encore préſent ! il ſe promenoit dans les jardins de ſa mère ; j'étois auprès de lui ; nous parlions enſemble des devoirs de l'homme, lorſqu'on vint lui annoncer ſon élévation ; je le vis changer de couleur, & il parut longtemps inquiet & triſte. Sa maiſon cependant l'environnoit avec des tranſ-

ports de joie. Etonnés de ſa douleur, nous lui en demandâmes la cauſe. Pouvez-vous me la demander, dit-il, je vais régner?

Antonin dès-lors devint pour lui un nouveau maître qui l'inſtruiſoit à de plus grandes vertus. Le ſang des hommes reſpecté, les loix floriſſantes, Rome tranquille, l'Univers heureux, telles furent les nouvelles leçons que Marc-Aurèle reçut pendant vingt ans.

Elles ſuffiſoient pour former un grand homme; mais ce grand homme devoit avoir un caractère qui le diſtinguât de tous vos Empereurs; & c'eſt la Philoſophie ſeule qui le lui a donné. A ce mot de Philoſophie, je m'arrête. Quel eſt ce nom ſacré dans certains ſiecles, & abhorré dans d'autres; objet tour à tour & du reſpect & de la haine; que quelques Princes ont perſécuté avec fureur, que d'autres ont placé à côté d'eux

ſur le trône ? Romains, oſerai-je louer la Philoſophie dans Rome, où tant de fois les Philoſophes ont été calomniés, d'où ils ont été bannis tant de fois ? C'eſt d'ici, c'eſt de ces murs ſacrés, que nous avons été relégués ſur des rochers & dans des iſles déſertes. C'eſt ici que nos livres ont été conſumés par les flammes. C'eſt ici que notre ſang a coulé ſous les poignards. L'Europe, l'Aſie & l'Afrique nous ont vus errans & proſcrits chercher un aſile dans les antres des bêtes féroces, ou condamnés à travailler chargés de chaînes, parmi les aſſaſſins & les brigands*. Quoi donc !

* Muſonius Rufus, Stoïcien célèbre & Chevalier Romain, banni de Rome ſous Néron, & relégué dans l'iſle de Gyare, fut tiré enſuite de cette iſle pour travailler parmi les forçats à percer l'iſthme de Corinthe. Un de ſes amis qui le reconnut, lui témoignoit ſa douleur. *Tu t'affli-*

la Philoſophie feroit-elle l'ennemie des hommes & le fléau des Etats? Romains, croyez-en un Vieillard qui depuis quatre-vingts ans étudie la vertu, & cherche à la pratiquer. La Philoſophie eſt l'art d'éclairer les hommes pour les rendre meilleurs. C'eſt la morale univerſelle des peuples & des Rois, fondée ſur la Nature & ſur l'ordre éternel. Regardez ce tombeau : celui que vous pleurez étoit un Sage : la Philoſophie ſur le trône a fait vingt ans le bonheur du monde. C'eſt en eſſuyant les larmes des Nations, qu'elle a réfuté les calomnies des Tyrans.

---

ges, lui dit le Philoſophe, *de me voir travailler à percer l'iſthme pour l'utilité de la Grèce : aimerois-tu mieux me voir chanter & jouer de la flûte ſur un théatre, comme Néron?* Les perſécutions que la Philoſophie avoit eſſuyées ſous Néron, recommencèrent ſous Domitien.

Votre Empereur, dès ſon enfance, fut paſſionné pour elle. Il ne chercha point à s'égarer dans des connoiſſances inutiles à l'homme. Il vit bientôt que l'étude de la Nature étoit un abîme, & rapporta la Philoſophie toute entière aux moeurs. D'abord il promena ſes regards ſur les différentes Sectes qui étoient autour de lui; il en diſtingua une qui apprenoit à l'homme à s'élever au deſſus de lui-même. Elle lui découvrit, pour ainſi dire, un monde nouveau, où le plaiſir & la douleur ſont comme anéantis, où les ſens ont perdu tout leur pouvoir ſur l'ame, où la pauvreté, les richeſſes, la vie, la mort ne ſont rien, où la vertu exiſte ſeule. Romains, c'eſt cette Philoſophie qui vous a donné Caton & Brutus. C'eſt elle qui les ſoutint au milieu des ruines de la liberté. Elle s'étendit enſuite & ſe multiplia ſous vos Tyrans.

Il ſemble qu'elle étoit devenue comme un beſoin pour vos ancêtres opprimés, dont la vie incertaine étoit ſans ceſſe ſous la hache du deſpotiſme. Dans ces temps d'opprobre, ſeule elle conſerva la dignité de la Nature humaine. Elle apprenoit à vivre; elle apprenoit à mourir : & tandis que la tyrannie dégradoit les ames, elle les relevoit avec plus de force & de grandeur. Cette mâle Philoſophie fut faite de tout temps pour les ames fortes. Marc-Aurèle s'y livra avec tranſport : dès ce moment il n'eut qu'une paſſion, celle de ſe former aux vertus les plus pénibles. Tout ce qui pouvoit l'aider dans ce deſſein, étoit pour lui un bienfait du Ciel. Il remarqua comme un des jours les plus heureux de ſa vie, celui de ſon enfance, où il entendit, pour la première fois, parler de Caton. Il garda avec reconnoiſſance les noms de ceux

qui lui avoient fait connoître Brutus & Thraséas. Il remercia les Dieux d'avoir pu lire les maximes d'Epictète. Son ame s'unissoit à ces ames extraordinaires, qui avoient existé avant lui. Recevez-moi, disoit-il, parmi vous ; éclairez mon esprit, élevez mes sentimens ; que j'apprenne à n'aimer que ce qui est vrai, à ne faire que ce qui est juste. Pour mieux affermir la vertu dans son cœur, il voulut pénétrer lui-même jusqu'à la source de ses devoirs ; il voulut découvrir, s'il étoit possible, le vrai dessein de la Nature sur l'homme. Ici, Romains, va s'offrir à vous tout le développement de l'ame de Marc-Aurèle, l'enchaînement de ses idées, les principes sur lesquels il appuya sa vie morale. Ce n'est pas moi qui vous offrirai ce tableau, c'est Marc-Aurèle lui-même. Je vais vous lire un écrit qu'il a tracé de ses mains, il y a plus

de trente ans. Il n'étoit point encore Empereur. Tiens, me dit-il, Apollonius, prends cet écrit, & ſi jamais je m'écarte des ſentimens que ma main a tracés, fais-moi rougir aux yeux de l'Univers. Romains, & toi ſon Succeſſeur & ſon fils, vous allez juger ſi Marc-Aurèle a conformé ſa conduite à ces grandes idées, & s'il s'eſt écarté une ſeule fois du plan qu'il a cru lire dans la Nature.

Ici le Philoſophe s'arrêta un moment. La foule innombrable des citoyens qui l'écoutoient, ſe ſerra pour l'entendre de plus près. A un grand mouvement ſuccéda bientôt un grand ſilence. Seul entre le peuple & le Philoſophe, le nouvel Empereur étoit inquiet & penſif. Apollonius avoit une main appuyée ſur la tombe ; de l'autre il tenoit un papier écrit de la main de Marc-Aurèle. Il reprit la parole, & lut ce qui ſuit :

*Entretien de* MARC-AURÈLE *avec lui-même* *.

» JE méditois pendant la nuit. Je cherchois en quoi consiste ce qui est bon ; sur quoi est fondé ce qui est juste. Marc-Aurèle, me disois-je, jusqu'à présent tu as été vertueux, ou du moins tu as voulu l'être ; mais qui te garantit que tu le voudras toujours? Qui t'a dit même, que ce que tu nommes vertu, l'est en effet ? Je fus effrayé de ce doute, & résolus de remonter, s'il étoit possible, jusqu'aux premiers principes, pour m'assurer de moi-même & connoître la

* On sait que Marc-Aurèle a laissé un ouvrage intitulé *De lui-même à lui-même* ; ouvrage qui respire la philosophie la plus élevée & la morale la plus pure. On a tâché ici d'en prendre l'esprit général.

route que l'homme doit ſuivre. Le lieu & le temps favoriſoient mes réflexions. La nuit étoit profonde & calme. Tout repoſoit autour de moi. J'entendois ſeulement près de mon Palais les eaux du Tibre un peu agitées. Mais ce bruit continu & ſourd, étoit lui-même favorable à la penſée, & je me livrai aux méditations ſuivantes :

» Pour ſavoir ce que c'eſt que la vertu, il faut ſavoir d'abord ce que c'eſt que l'homme. Je me demandai, qui ſuis-je ? Je reconnus en moi des ſens, une intelligence, & une volonté ; & je me vis jeté comme au haſard, & par une main inconnue, ſur la ſurface de la terre. Mais d'où viens-je ? & qui m'a placé ici ? Pour me répondre, je fus obligé de ſortir de moi-même, & d'interroger la Nature. Alors mes yeux ſe promenèrent autour de moi, & je contemplai

plai l'univers. En voyant cet aſſemblage infini d'êtres qui le compoſent, ces mondes ajoutés à des mondes, & moi, ſi petit & ſi foible, relégué dans un coin de la terre, & comme perdu dans l'immenſité, je fus découragé un moment. Quoi donc ! me diſois-je à moi-même, ſuis-je quelque choſe dans la Nature ? Le ſouvenir de mon intelligence me ranima tout-à-coup : Marc-Aurèle, ce qui penſe ne peut être perdu dans la foule. Alors je continuai mes recherches, & obſervant tout, j'examinai la marche de l'Univers. Je fus frappé de l'harmonie que j'appercevois par-tout. Je vis que dans les cieux, ſur la terre, tous les êtres ſe prêtent mutuellement des ſecours. L'Univers me dis-je, eſt donc un tout immenſe, dont toutes les parties ſe correſpondent. La grandeur & la ſimplicité de cette idée éleva mon ame. Bientôt cette harmonie me fit

naître l'idée néceſſaire d'une cauſe. Pour combiner tant de moyens, & de tant d'êtres ſéparés ne former, pour ainſi dire, qu'un être unique, il faut une ame intelligente. J'appelai cette ame, l'ame univerſelle (1); je l'appelai Dieu. A ce nom, j'éprouvai une émotion religieuſe, & l'Univers me parut quelque choſe de ſacré. J'avois trouvé un point d'appui, je m'y arrêtai. J'attribuai à cette cauſe tous les effets. Je vis que c'eſt elle qui a imprimé un caractère d'unité à tout ce qui exiſte. C'eſt elle qui a donné à cette foule innombrable d'êtres, ou inanimés ou ſenſibles, la loi qui les unit, pour les faire ſervir à la fois, & au bien l'un de l'autre, & à

(1) On fait ici parler Marc-Aurèle d'après le ſyſtème des Stoïciens. Il avoit adopté les principes de cette Secte; & ces principes ſe retrouvent dans tout ſon ouvrage.

l'harmonie de l'enſemble. Mais c'eſt ſur-tout dans les êtres intelligens que cette loi primitive me parut agir avec plus de force. Les hommes, par un inſtinct ſecret, ſe cherchent & s'attirent. En vain l'intérêt des paſſions les diviſe, une force plus impérieuſe les rapproche. Il ſemble que l'être qui penſe, ſoit abandonné & ſolitaire au milieu de l'Univers phyſique, & la penſée a beſoin du commerce de la penſée. Une ſeconde chaîne vint s'offrir à moi, ce fut celle des beſoins. Enfin je vis les hommes réunis d'une manière plus étroite encore. Il n'y a pour toutes les ames qu'une même raiſon, comme pour tous les êtres phyſiques qu'une même lumière. S'il n'y a qu'une raiſon, il n'y a qu'une loi. Les hommes de tous les pays & de tous les ſiecles, ſont donc ſoumis à la même légiſlation. Ils ſont tous concitoyens de la même ville; cette

ville eſt l'Univers. Alors je crus voir tomber autour de moi toutes les barrières qui ſéparent les nations ; & je ne vis plus qu'une famille & qu'un peuple «.

» J'étois parvenu à voir que par l'ordre même de la Nature, il y a ſociété entre tous les hommes. Dès ce moment je me conſidérai ſous un double rapport. Je me vis comme une foible partie de l'Univers, englouti dans le tout, entraîné par le mouvement général qui entraîne tous les êtres : je me regardai enſuite comme détaché de ce tout immenſe & lié par un rapport particulier avec les hommes. Comme partie du tout, Marc-Aurèle, tu dois recevoir ſans murmure ce qui eſt une ſuite de l'ordre général : de là naît la conſtance dans les maux, & le courage qui n'eſt que la ſoumiſſion d'une ame forte. Comme partie de la ſociété

tu dois faire tout ce qui eſt utile à l'homme : de là tous les devoirs d'ami, d'époux, de père, de citoyen. Souffrir ce que la nature de l'Univers t'impoſe, faire ce que ta nature d'homme exige; voilà tes deux règles. Je conçus alors ce que c'étoit que la vertu, & je ne craignis plus de m'égarer «.

Ici Apollonius s'interrompant, s'adreſſa au fils de Marc-Aurèle. Empereur, s'écria-t-il, ce que tu viens d'entendre, convient à tous les hommes, & pouvoit être la Philoſophie d'Epictète, comme celle de ton père : mais ce qui ſuit t'appartient. C'eſt la philoſophie du Prince; c'eſt celle de tous les hommes qui ſeront dignes de régner : puiſſe-t-elle devenir la tienne! Ecoute ton prédéceſſeur & ton père. Alors il reprit ainſi :

» Bientôt ramenant toutes mes idées à moi-même, je voulus appli-

quer ces principes à ma conduite. J'avois reconnu quelle étoit ma place dans l'Univers ; je regardai quelle étoit ma place dans la ſociété ; je vis avec effroi que j'y occupois le rang de Prince. Marc-Aurèle, ſi tu étois confondu dans la foule, tu n'aurois à répondre à la Nature que de toi ; mais des millions d'hommes t'obéiront un jour : le degré de bonheur dont chacun peut jouir, eſt marqué ; tout ce qui manquera par ta faute à ce bonheur, ſera ton crime. Si dans le monde entier il coule une larme que tu ayes pu prévenir, tu es coupable. La Nature indignée te dira : Je t'ai confié mes enfans pour les rendre heureux ; qu'en as-tu fait ? Pourquoi ai-je entendu des gémiſſemens ſur la terre ? Pourquoi les hommes ont-ils levé leurs mains vers moi, pour me prier d'abréger leurs jours ? Pourquoi la mère a-t-elle

pleuré ſur ſon fils, qui venoit de naître? Pourquoi la moiſſon que j'avois deſtinée à nourrir le pauvre, a-t-elle été arrachée de ſa cabane? Que répondras-tu? les maux des hommes dépoſeront contre toi, & la Juſtice qui t'obſerve, gravera ton nom parmi les noms des mauvais Princes «.

Ici le peuple ſe mit à crier, *jamais, jamais*. Mille voix s'élevèrent enſemble. L'un diſoit: *Tu as été notre père*; un autre, *Tu ne ſouffris jamais d'oppreſſeurs*; d'autres, *Tu as ſoulagé tous nos maux*; & des milliers d'hommes à la fois, *Nous t'avons béni, nous te béniſſons. O ſage, ô clément, ô juſte Empereur, que ta mémoire ſoit ſainte, qu'elle ſoit adorée à jamais!* Elle le ſera, reprit Apollonius, & le ſera dans tous les ſiècles: mais c'eſt en s'effrayant lui-même des maux qu'il auroit pu vous cauſer, qu'il eſt parvenu à vous

rendre heureux, & à mériter ces acclamations qui retentiſſent ſur ſa tombe. Ecoutez ce qu'il ajoute.

» Pour empêcher que ton nom ne ſoit flétri, connois tes devoirs; ils embraſſent toutes les nations; ils renaiſſent à chaque heure & à chaque inſtant. La mort ſeule d'un citoyen finit tes obligations envers lui; mais la naiſſance de chaque citoyen t'impoſe un nouveau devoir. Tu dois travailler le jour, parce que le jour eſt deſtiné à l'action pour l'homme; ſouvent tu dois veiller la nuit, parce que le crime veille tandis que le Prince dort. Il faut protéger la foibleſſe; il faut enchaîner la force. Marc-Aurèle, ne parle pas de délaſſemens; il n'y en a plus pour toi, que lorſqu'il n'y aura plus ſur la terre de malheureux ni de coupables «.

» Epouvanté de mes devoirs, je

voulus connoître les moyens que j'avois pour les remplir ; & mon effroi redoubla. Je vis que mes obligations étoient au dessus d'un homme, & que mes facultés n'étoient que celles d'un homme. Il faudroit que l'œil du Prince pût embrasser ce qui est à des distances immenses de lui, & que tous les lieux de son Empire fussent rassemblés, en un seul point, sous son regard. Il faudroit que son oreille pût être frappée à la fois de tous les gémissemens, de toutes les plaintes, de tous les cris de ses sujets. Il faudroit que sa force fût aussi prompte que sa volonté, pour détruire & combattre sans cesse toutes les forces qui luttent contre le bien général. Mais le Prince a des organes aussi foibles que le dernier de ses sujets. Marc-Aurèle, entre la vérité & toi, il y aura continuellement des fleuves, des montagnes, des mers ; souvent tu n'en

ſeras ſéparé que par les murs de ton palais, & elle ne parviendra point juſqu'à toi. Tu emprunteras des ſecours; mais ces ſecours ne feront qu'un remède imparfait à ta foibleſſe. L'action confiée à des bras étrangers, ou ſe ralentit, ou ſe précipite, ou change d'objet. Rien ne s'exécute comme le Prince l'a conçu; rien ne lui eſt dit comme il l'auroit vu lui-même. On exagère le bien; on diminue le mal; on juſtifie le crime; & le Prince, toujours foible ou trompé, expoſé à l'infidélité ou à l'erreur de tous ceux qu'il a chargés de voir & d'entendre, ſe trouve continuellement placé entre l'impuiſſance de connoître & la néceſſité d'agir «.

» De l'examen de mes ſens, je paſſai à celui de ma raiſon, & je la comparai encore à mes devoirs. Je vis que, pour bien gouverner, j'aurois beſoin d'une intelligence preſque di-

vine, qui apperçût d'un coup-d'œil tous les principes & leur application, qui ne fût dominée ni par son pays, ni par son siècle, ni par son rang, qui jugeât tout d'après la vérité, rien d'après les conventions. Est-ce donc là la raison d'un homme? Est-ce la mienne «?

» Enfin, je me demandai si j'étois sûr de ma volonté. Demande-toi donc, si tout ce qui t'environne n'a pas de prise sur ton ame pour la corrompre ou l'égarer? Marc-Aurèle (& ici Apollonius fixa un moment les yeux sur le nouvel Empereur), tremble sur-tout quand tu seras sur le trône. Des milliers d'hommes chercheront à t'arracher ta volonté, pour te donner la leur; ils mettront leurs passions viles à la place de tes passions généreuses. Que feras-tu alors? Le jouet de tout. Tu obéiras en croyant commander: tu auras le faste d'un Em-

pereur, & l'ame d'un esclave. Oui, ton ame ne sera plus à toi, elle sera à l'homme méprisable & hardi qui voudra s'en saisir «.

» Ces réflexions me jetèrent presque dans le désespoir. O Dieu, m'écriai-je, puisque la race des hommes que tu as jetée sur la terre, avoit besoin d'être gouvernée, pourquoi ne leur as-tu donné que des hommes pour régner sur eux? Etre bienfaisant, je réclame ici ta pitié pour les Princes: ils sont peut-être plus à plaindre que les peuples; car il est plus affreux sans doute de faire le mal, que de le souffrir. Dans ce moment, je délibérai si je ne renoncerois pas à ce pouvoir dangereux & terrible; & je fus un instant résolu, oui je fus résolu d'abdiquer l'Empire....

A ces mots, les Romains qui écoutoient dans un profond silence, parurent effrayés comme s'ils étoient me-

nacés de perdre leur Empereur; ils oublioient que ce grand homme n'étoit plus. Bientôt cette illusion se dissipa. On eût dit qu'alors ils le perdoient une seconde fois. Dans un mouvement tumultueux, ils s'inclinèrent tous vers sa tombe; femmes, enfans, vieillards, tout se précipita de ce côté; tous les cœurs étoient émus, tous les yeux versoient des larmes; un bruit confus de douleur erroit sur cette immense assemblée. Apollonius lui-même se troubla; le papier qu'il tenoit tomba de sa main; il embrassa le cercueil. La vue de ce vieillard désolé parut augmenter le trouble général. Peu à peu le murmure se ralentit. Apollonius se releva comme un homme qui sortoit d'un songe; & l'œil encore à demi égaré par la douleur, il reprit le papier sur la tombe, & continua ainsi d'une voix altérée :

» Je ne m'arrêtai pas long-temps

à ce projet de renoncer à l'Empire. Je vis que l'ordre des Dieux m'appeloit à ſervir la Patrie, & que je devois obéir. Eh quoi ! me dis-je, on punit de mort un ſoldat qui quitte ſon poſte, & toi, tu quitterois le tien ? Eſt-ce la néceſſité d'être vertueux ſur le trône, qui t'épouvante ? Alors je crus entendre une voix ſecrete qui me dit : Quoi que tu faſſes, tu ſeras toujours un homme : mais conçois-tu bien à quel degré de perfection un homme peut s'élever ? Vois la diſtance qui eſt d'Antonin à Néron. Je repris courage ; & ne pouvant agrandir mes ſens, je réſolus de chercher tous les moyens d'agrandir mon ame, c'eſt-à-dire, de perfectionner ma raiſon & d'affermir ma volonté. Je trouvai ces moyens dans l'idée même de mes devoirs. Marc-Aurèle, quand Dieu te met à la tête du genre humain, il t'aſſocie pour une partie au gouver-

nement du monde. Pour bien gouverner, tu dois donc prendre l'esprit de Dieu même. Elève-toi jusqu'à lui; médite ce grand Etre; va puiser dans son sein l'amour de l'ordre & du bien général; que l'harmonie de l'Univers t'apprenne quelle doit être l'harmonie de ton Empire. Les préjugés & les passions qui dominent tant d'hommes & de Princes, s'anéantiront pour toi. Tu ne verras plus que tes devoirs & Dieu, & cette raison suprême qui doit être ton modèle & ta loi «.

» Mais la volonté de la suivre en tout, ne te suffit pas; il faut que l'erreur ne puisse t'égarer. Alors je commençai à faire la revue de toutes mes opinions, & je comparai chacune de mes idées avec l'idée éternelle du vrai & du juste. Je vis qu'il n'y avoit de bien que ce qui étoit utile à la société & conforme à l'or-

dre; de mal, que ce qui leur étoit contraire. J'examinai les maux physiques; je n'y apperçus que l'effet inévitable des loix de l'Univers. Bientôt je voulus méditer sur la douleur : la nuit étoit déjà avancée; le besoin du sommeil fatiguoit ma paupière ; je luttai quelque temps ; enfin je fus obligé de céder , & je m'assoupis; mais dans cet intervalle, je crus avoir un songe. Il me sembla voir dans un vaste portique une multitude d'hommes rassemblés; ils avoient tous quelque chose d'auguste & de grand. Quoique je n'eusse jamais vécu avec eux, leurs traits pourtant ne m'étoient pas étrangers , je crus me rappeler que j'avois souvent contemplé leurs statues dans Rome. Je les regardois tous, quand une voix terrible & forte retentit sous le portique, *Mortels, apprenez à souffrir.* Au même instant, devant l'un je vis s'allumer

des flammes, & il y posa la main. On apporta à l'autre du poison ; il but, & fit une libation aux Dieux. Le troisième étoit debout auprès d'une statue de la Liberté brisée ; il tenoit d'une main un livre ; de l'autre il prit une épée, dont il regardoit la pointe. Plus loin, je distinguai un homme tout sanglant, mais calme, & plus tranquille que ses bourreaux ; je courus à lui en m'écriant : O Régulus ! est-ce toi ? Je ne pus soutenir le spectacle de ses maux, & je détournai mes regards. Alors j'apperçus Fabrice dans la pauvreté, Scipion mourant dans l'exil, Epictète écrivant dans les chaînes, Senèque & Thraséas les veines ouvertes, & regardant d'un œil tranquille leur sang couler. Environné de tous ces grands hommes malheureux, je versois des larmes ; ils parurent étonnés. L'un d'eux, ce fut Caton, approcha de moi, & me dit : Ne

nous plains pas, mais imite-nous; & toi auſſi, apprends à vaincre la douleur. Cependant il me parut prêt à tourner contre lui le fer qu'il tenoit à la main; je voulus l'arrêter; je frémis & je m'éveillai. Je réfléchis ſur ce ſonge, & je conçus que ces prétendus maux n'avoient pas le droit d'ébranler mon courage; je réſolus d'être homme, de ſouffrir, & de faire le bien «.

Mais il eſt, dit Apollonius, des maux plus ſenſibles & qui touchent à l'ame de plus près : c'eſt l'ingratitude, c'eſt l'offenſe, c'eſt la calomnie, ce ſont tous les vices des méchans qui nous tourmentent & nous fatiguent. Marc-Aurèle ſe demande ſi tous ces hommes vils ou cruels méritent qu'on leur faſſe du bien.

Philoſophe, dit bruſquement le jeune Empereur, & moi auſſi, je te fais la même demande.

Empereur, dit Apollonius, je vais te lire la réponſe de ton prédéceſſeur & de ton père. Il pèſe en ſilence tous les maux que l'homme fait à l'homme, & ſe dit à lui-même :

» La ſource de tes actions doit être dans ton ame, & non dans l'ame des autres. On t'offenſe ; qu'importe ? Dieu eſt ton légiſlateur & ton juge. Il y a des méchans ! Ils te ſont utiles ; ſans eux, qu'aurois-tu beſoin de vertus ? Tu te plains des ingrats ! Imite la Nature ; elle donne tout aux hommes & n'en attend rien. Mais l'outrage ? L'outrage avilit celui qui le fait, & non celui qui le reçoit. Et la calomnie ? Remercie les Dieux de ce que tes ennemis, pour dire du mal de toi, ont recours au menſonge. Mais la honte ? eſt-il de la honte pour l'homme juſte ?

Il réſolut donc, s'il le falloit, de

déplaire aux hommes pour les ſervir; il conſentit à leur être odieux pour leur être utile.

Il avoit peſé les maux; il voulut peſer les biens.

» Je me demandai, dit-il, ce que c'étoit que la réputation; un cri qui s'élève & qui meurt dans un coin de la terre. Et les louanges des Cours? Un tribut de l'intérêt au pouvoir, ou de la baſſeſſe à l'orgueil. Et l'autorité? Le plus grand des malheurs pour qui n'eſt pas le plus vertueux des hommes. Et la vie?..... En ce moment, j'apperçus dans le lieu où je méditois, un de ces inſtrumens de ſable qui meſurent le temps. Mon œil s'y fixa; je regardai ces grains de pouſſière qui, en tombant, marquoient les portions de la durée. Marc-Aurèle, me dis-je, le temps t'a été donné pour être utile aux hommes: qu'as-tu déjà fait pour eux? La vie s'enfuit, les

années ſe précipitent, elles tombent les unes ſur les autres comme ces grains de ſable. Hâte-toi : tu es placé entre deux abîmes ; celui du temps qui t'a précédé, & celui du temps qui doit te ſuivre. Entre ces deux abîmes ta vie eſt un point ; qu'elle ſoit marquée par tes vertus. Sois bienfaiſant, aye l'ame libre, mépriſe la mort «.

En prononçant ce mot (il me l'a dit ſouvent lui-même), il ſentit ſon ame étonnée. Il réfléchit un moment, & continua.

» Quoi ! la mort t'épouvante ! Va, mourir n'eſt qu'une action de la vie & la plus aiſée peut-être. La mort eſt la fin des combats ; elle eſt le moment où tu pourras dire, Enfin ma vertu m'appartient ; c'eſt elle qui t'affranchira du plus grand des dangers, celui de devenir méchant.

Marc-Aurèle, tu es embarqué, ſuis ta route; & quand tu verras approcher le terme, ſors du vaiſſeau, & remercie les Dieux ſur le rivage «.

C'eſt ainſi qu'il parcourut ſucceſſivement preſque tous les objets qui agitent & troublent l'homme, pour apprendre à les juger, & conformer en tout ſes vûes aux vûes de la Nature. Il s'étoit mis en garde contre les opinions; il voulut ſe mettre en garde contre ſes ſens. Prince, il ſemble en effet que l'homme ſe combatte & ſoit oppoſé à lui-même. Ma raiſon fait ma force; mes ſens ſont ma foibleſſe. C'eſt ma raiſon qui m'élève juſqu'aux idées de l'ordre & du bien général: ce ſont mes ſens qui me rabaiſſent aux vûes perſonnelles, & me font deſcendre juſqu'à moi. Ainſi ma raiſon m'ennoblit, & mes ſens m'aviliſſent. Ton père, pour ſe rendre libre, voulut donc les rendre eſclaves.

Dès ce moment il ſe dévoua à un genre de vie auſtère, & il ſe dit :

» Je dompterai mes paſſions, & de toutes la plus terrible, parce qu'elle eſt la plus douce, l'amour des voluptés. La vie eſt un combat ; il faut lutter ſans ceſſe. Je fuirai le luxe, parce que le luxe énerve l'ame par tous les ſens : je le fuirai, parce que chez un Prince le luxe épuiſe des tréſors pour ſatisfaire à des caprices. Je vivrai de peu, comme ſi j'étois pauvre : quoique Prince, je n'ai que les beſoins d'un homme. Je ne donnerai au ſommeil que le temps que je ne pourrai lui ravir. Je me dirai tous les matins : Voici l'heure où les crimes aſſoupis s'éveillent, où les paſſions & les vices s'emparent de l'Univers, où le malheureux renaît au ſentiment de ſes maux, où l'opprimé, en s'agitant dans ſa priſon, retrouve le poids de

ſes chaînes. C'eſt à la vertu, c'eſt à la bienfaiſance, c'eſt à l'autorité ſacrée des Loix à s'éveiller au même inſtant. Que les travaux ſeuls ſoient le délaſſement de mes travaux. Si l'étude & les affaires rempliſſent toutes mes heures, le plaiſir n'en trouvera aucune de vide pour s'en emparer «.

Ici, Commode, d'une voix émue, interrompit encore Apollonius. Eh quoi ! tous les plaiſirs ſont-ils interdits à un Prince ?

Ton père s'eſt dit la même choſe, reprit le Philoſophe ; & voici ce qu'il s'eſt répondu.

» Non, Marc-Aurèle, tu ne ſeras pas privé de tous les plaiſirs ; & les Dieux t'ont réſervé les plus touchans & les plus purs. Tes plaiſirs ſeront de conſoler la douleur, d'adoucir l'infortune. Tes plaiſirs ſeront de ſoulager d'un mot une Province, de pouvoi

pouvoir tous les jours rendre deux cents nations heureuſes. Dis-moi, préférerois-tu, ou les langueurs des voluptés, ou les ſpectacles des gladiateurs, ou l'amuſement barbare de voir combattre, dans l'arène, des hommes contre des bêtes féroces ? Chaque inſtant eſt marqué par un devoir ; chaque devoir doit être pour toi la ſource d'un plaiſir «.

( Prince, telle fut la réponſe de ton père à la queſtion que tu m'as faite. )

Il s'arrêta. Il avoit vu ce que la Nature exigeoit de lui ; il avoit connu Dieu, ſon ame, ſa raiſon, ſa place dans l'Univers, ſa place dans la ſociété, ſes devoirs d'homme, ſes devoirs de Prince. Il avoit tâché de fortifier ſon ame contre tous les obſtacles qui pourroient un jour la retarder dans ſa marche. Alors il éleva ſes

mains vers le Ciel, & dit, ( & toi auſſi, jeune Empereur, dis avec lui : )

» O Dieu ! tu n'as pas fait les Rois pour être oppreſſeurs, ni les peuples pour être opprimés. Je ne te demande pas que tu me rendes meilleur : n'ai-je pas une volonté active pour me perfectionner, me combattre & me vaincre ? Mais je te demande ce que je ne puis me donner à moi-même, de connoître & d'entendre la vérité. Je te demande le bien le plus néceſſaire aux Rois, des amis. Fais que Marc-Aurèle meure avant de ceſſer d'être juſte «.

Il revint à lui-même; il s'apperçut que la nuit étoit écoulée, & que le ſoleil s'élevoit ſur l'horizon. Déjà le peuple en foule rempliſſoit les rues de Rome. Déjà il entendoit les acclamations qui annonçoient qu'Antonin marchoit vers la place publique

» Je ſortis, ajoute-t-il, pour m'aller joindre à mon père. Dans tout le cours de ſes actions, je vis qu'il pratiquoit ce que j'avois réſolu de faire, & je me ſentis encore plus encouragé à la vertu «.

Les Romains avoient écouté dans un profond ſilence. Pendant cette lecture, leurs cœurs étoient remplis tour-à-tour de regrets, d'admiration & de tendreſſe. Ils avoient vu agir ce grand Homme, ils avoient été pendant quarante ans témoins de ſes vertus; mais ils ignoroient ſes principes. Leurs yeux, avec plus de douleur, ſe fixèrent ſur ſa cendre; & bientôt, comme par un mouvement involontaire, ſe portèrent preſque en même temps ſur le fils de Marc-Aurèle, qui devoit être trop indigne de ce nom, & qui baiſſa la vue.

Fils de Marc-Aurèle, s'écria Apollonius, ces regards tournés ſur toi, te

demandent ſi tu ſeras ſemblable à ton père ; n'oublie pas les larmes que tu vois couler. ( Et ſe tournant vers le peuple : ) Suſpendons nos regrets, pour achever de rendre hommage à ſes vertus. Je ne vous ai offert que la moitié de lui-même : il faut le voir fidèle à ſes principes, ſuivre le plan qu'il s'eſt tracé, & appliquer pendant vingt ans au bonheur du monde, les idées de morale que la Philoſophie lui avoit ſuggérées loin du trône.

MARC-AURÈLE a vu que la Nature a mis un eſprit général de ſo-ciété entre les hommes : il en voi naître l'idée de liberté, parce qu'i n'y a point de ſociété où il n'y a qu'u maître & des eſclaves ; de propriété parce que, ſans l'aſſurance des poſſeſ-ſions, il n'eſt plus d'ordre ſocial ; d juſtice, parce que la juſtice ſeule peu rétablir l'équilibre que les paſſion tendent à rompre ; enfin de bien

veillance univerſelle, parce que les hommes étant tous aſſociés, il n'y a point d'hommes vils aux yeux de la Nature, & que ſi tous n'ont pas droit au même rang, ils ont tous droit au même bonheur. Tel a été le plan général de ſon règne.

Je commence par la liberté, Romains, parce que la liberté eſt le premier droit de l'homme, le droit de n'obéir qu'aux Loix & de ne craindre qu'elles. Malheur à l'eſclave qui craindroit de prononcer ſon nom! Malheur au pays où le prononcer ſeroit un crime! C'en étoit un ſous vos tyrans : mais qu'ont produit leurs vaines fureurs? Ont-elles étouffé dans le cœur de vos pères ce ſentiment généreux? On pourra le combattre, on ne peut le détruire; il ſubſiſte partout où il y a des ames fortes; il ſe conſerve dans les chaînes; il vit dans les priſons, renaît ſous les haches des

Licteurs. Tant que vous l'aurez, ô Romains, vous aurez le courage & les vertus. Marc-Aurèle, en montant ſur le trône, connut ce droit ſacré ; il vit que l'homme, né libre, mais avec le beſoin d'être gouverné, s'étoit ſoumis à des Loix, jamais aux caprices d'un maître ; que nul homme n'a le droit de commander arbitrairement à un autre ; que qui uſurpe ce pouvoir, détruit ſon pouvoir même. Il avoit vu dans vos annales les maux de vos ancêtres ſous les Tibères & les Nérons, le deſpotiſme de ces monſtres, ſous leſquels il n'y avoit d'autre vertu que de ſavoir mourir ; le deſpotiſme auſſi odieux & plus lâche encore des affranchis ; l'oppreſſion dans l'Empire ; l'Univers eſclave ; un homme, ſous le nom d'Empereur, qui anéantiſſoit tout, parce qu'il ſe faiſoit le centre de tout, & qui ſembloit dire aux Nations : Vos biens &

votre ſang, tout eſt à moi; ſouffrez & mourez. Je ſais, Romains, que jamais vous n'avez donné, ni pu donner ces droits odieux à vos Empereurs; mais puiſqu'ils ſont à la fois Princes, Magiſtrats, Pontifes & Généraux, qui mettra des barrières à leur pouvoir, s'ils n'en mettent pas eux-mêmes? O Dieux! faut-il que deux cents Nations puiſſent être malheureuſes, s'il arrive qu'un ſeul homme ne ſoit pas vertueux? Marc-Aurèle, armé de toute la force du deſpotiſme, s'en dépouille librement. Pour ne pas abuſer de ſa puiſſance, il la limite de toute part. Il augmente l'autorité des Loix, que trop d'Empereurs avoient voulu anéantir; il fait valoir celle des Magiſtrats, qui trop ſouvent n'avoient été que des fantômes ou des eſclaves. Jamais ſous ſon Empire un Sénateur, jamais un lâche Citoyen oſa-t-il avancer que le Prince n'étoit

pas soumis aux Loix ? » Malheureux,
» lui auroit dit Marc-Aurèle, que t'ai-
» je fait pour que tu m'avilisses? Ap-
» prends que cette soumission m'ho-
» nore; apprends que le pouvoir de
» faire ce qui est injuste, est foi-
» blesse «. Romains, je ne crains pas
de le dire, jamais dans les plus beaux
temps de Rome, jamais sous vos Con-
suls même, vos ancêtres n'ont été plus
libres que vous. Qu'importe d'être
gouverné ou par un seul, ou par plu-
sieurs ? Rois, Dictateurs, Consuls,
Décemvirs, Empereurs, tous ces
noms différens n'expriment qu'une
même chose, les ministres de la Loi.
La Loi est tout : la constitution des
Etats peut changer; les droits du Ci-
toyen sont toujours les mêmes. Ils
sont indépendans, & de l'ambitieux
qui usurpe, & du lâche qui se vend;
fondés sur la Nature, ils sont inalté-
rables comme elle.

Je puis donc vous atteſter tous, & vous demander ſi Marc-Aurèle a jamais opprimé un Citoyen. S'il y en a un ſeul, qu'il ſe lève, & qu'il me démente.

Tout le peuple ſe mit à crier : *Aucun*, *aucun*.

Je puis vous demander encore, ſi ſous ſon regne jamais un ſeul d'entre vous a été opprimé par ces affranchis du palais qui ſe font eſclaves pour être tyrans, commandent avec d'autant plus d'orgueil qu'ils obéiſſent, & armés d'un pouvoir qui n'eſt point à eux, avides d'en jouir, incertains de ſa durée, en forcent tous les reſſorts & précipitent la ſervitude publique ? Dites, Romains, en a-t-il exiſté un ſeul ſous ſon règne ?

Ils crièrent encore tous enſemble : *Aucun*, *aucun*. Il continua :

Grace aux Dieux immortels, vous

eûtes un Prince, & ce Prince n'eut pas de maîtres. Pour que vous fussiez toujours libres, il ne se laissa ni asservir, ni commander : il défendit votre liberté contre lui-même ; il la défendit contre tous ceux qui environnoient le trône.

Mais que vous eût servi cette liberté, si dans le même temps la propriété de vos biens ne vous eût été assurée ? Que dis-je ? où l'une manque, l'autre n'est qu'un fantôme. Hélas ! il a été un temps où Rome & l'Empire étoient en proie au brigandage ; un temps où les confiscations arbitraires, les exactions odieuses, les prodigalités sans cause & sans but, les rapines sans cesse renaissantes désoloient les familles, épuisoient les provinces, appauvrissoient le pauvre, & faisoient dévorer presque toutes les richesses de l'Empire par un maître avide, ou par quelques favoris qui

daignoient partager ces richesses avec leur maître : voilà une foible partie des maux que vos ancêtres ont soufferts. Eh quoi ! si de tels maux subsistoient toujours sur la terre, ne vaudroit-il pas mieux aller errans dans les bois & partager les retraites des bêtes sauvages ? Du moins une main avide n'y viendroit pas arracher à l'homme affamé sa nourriture. L'antre qu'il auroit choisi lui serviroit d'asile, & il pourroit dire : Ici le rocher qui me couvre, & l'eau qui me désaltère sont à moi ; ici je ne paye point l'air que je respire. Nul de vous, Romains, sous l'empire de Marc-Aurèle, n'a été reduit à former de pareils voeux. Il commence par réprimer la tyrannie sourde du fisc envers les Citoyens, espèce de guerre où souvent l'on fait combattre la Loi contre la Justice, & le Souverain contre les Sujets. Toute accusation qui ne peut tendre qu'à

grossir ses revenus, est écartée ; tout droit de son trésor qui peut être équivoque, est décidé contre lui. Il rejette les confiscations, comme un abus barbare qui punit le fils innocent des crimes du père, comme un abus dangereux qui fait désirer de trouver des coupables par-tout où il y a des riches. Il ne veut pas que les crimes des Citoyens soient le patrimoine du Prince, & que celui qui est le Chef de la Patrie, trouve un profit honteux dans ce qui afflige la Patrie.

Cette modération s'étend jusqu'au trésor public. Vous l'avez vu, dans des besoins pressans, remettre tout ce qui étoit dû, quand il en crut la levée trop onéreuse. C'est dans les temps où se multiplioient les besoins, qu'il multiplie les bienfaits envers les peuples. Mais je rougis d'employer, en parlant de Marc-Aurèle, le lan-

gage que la flatterie a consacré pour les Princes. Ce que j'appelle des bienfaits, il l'appeloit une justice. Non, l'Etat n'a point de droit sur la misère; il seroit aussi honteux que barbare de vouloir s'enrichir de la pauvreté même, & de ravir à celui qui a peu, pour donner à celui qui a tout. Sous lui, le Laboureur fut respecté; l'homme qui n'avoit que ses bras, put jouir du nécessaire que ses bras lui avoient donné; la mollesse & le luxe payèrent en richesses ce que la pauvreté payoit en travaux. Il donne un plus grand exemple. Placé entre des ennemis ardens & des peuples accablés, c'est sur lui-même, Romains, qu'il lève les impositions que vous n'auriez pu payer sans vous appauvrir. On lui demande où sont les trésors pour la guerre : Les voici, dit-il en montrant les meubles de son palais. Dépouillez ces murs; enlevez ces

ſtatues & ces tableaux; portez ces vaſes d'or ſur la place publique ; que tout ſoit vendu au nom de l'Etat ; que ces vains ornemens, qui ſervoient de décoration au palais des Empereurs, ſervent à la défenſe de l'Empire. J'étois auprès de lui dans le temps qu'il donnoit & qu'on exécutoit ces ordres; je parus étonné. Il ſe tourna vers moi : » Apollonius, me dit-il,
» eh quoi ! tu admires auſſi comme
» le peuple ! Faudroit-il donc, au
» lieu de ces vaſes d'or, faire vendre
» l'argile du pauvre, & le bled qui
» nourrit ſes enfans ? Mon ami, me
» dit-il un moment après, peut-être
» toutes ces richeſſes ont-elles couté
» des larmes à vingt Nations : cette
» vente ſera une foible expiation des
» maux faits à l'humanité «. Romains, ces appartemens dépouillés, ces murailles preſque nues avoient pour vous plus d'éclat & de grandeur que les

palais d'or de vos tyrans. La maison de Marc-Aurèle, dans cet état, ressembloit à un temple auguste qui n'a d'autre ornement que la Divinité qui l'habite.

C'est peu de se dépouiller lui-même, il eut le courage de refuser aux autres ce qu'il n'avoit point le droit de donner. Il apprit à se défendre de cette générosité qui est quelquefois la maladie des grandes ames, séduction d'autant plus dangereuse, qu'elle ressemble à la vertu, mais qui, pour le bonheur d'un homme, fait quelquefois le malheur de deux mille.

Les mauvais Empereurs corrompoient les camps, pour s'en faire un appui contre Rome; & l'or prodigué dans les armées, servoit à forger les chaînes que le despotisme étendoit sur l'Univers. Marc-Aurèle eût rougi d'acheter les armées de l'Empire contre l'Empire même. Il leur ac-

corde au nom de l'Etat, tout ce que l'Etat leur doit ; mais il ne leur donne rien au nom du Prince ; il ne veut pas qu'enrichis par ses mains, ils s'accoutument à séparer la qualité de Citoyens de celle de Soldats.

Apollonius alloit pourſuivre, lorſqu'un Centurion, qui étoit près de lui, l'interrompit tout-à-coup.

Philoſophe, dit-il, permets à un Soldat de citer ſur notre grand Empereur, un trait que tu ignores peut-être. Nous étions en Germanie, & il venoit de remporter une victoire. Nous lui demandâmes une diſtribution d'argent : voici ce qu'il nous répondit. Je m'en ſouviens ; c'étoit ſur le champ de bataille, & il tenoit à la main ſon caſque percé de javelots. » Mes amis, nous dit-il, nous avons » vaincu ; mais s'il faut vous donner » la dépouille des Citoyens, qu'im-

» porte à l'Etat votre victoire ? Tout ce
» que je vous donnerai au delà de ce
» qui vous eſt dû, ſera tiré du ſang de
» vos proches & de vos pères «. Nous rougîmes, & nous ne demandâmes plus rien.

Je ſavois cette réponſe de Marc-Aurèle, dit le Vieillard au Soldat; mais j'aime mieux que ce ſoit toi qu'il l'ait appriſe au peuple Romain. Alors Apollonius reprit ſon diſcours : il parla de la juſtice & de la manière dont Marc-Aurèle la faiſoit exécuter dans Rome. Qu'importe, dit-il, que le Chef ne ſoit ni oppreſſeur, ni tyran, ſi les Citoyens oppriment les Citoyens ? Le deſpotiſme de chaque particulier, s'il étoit ſans frein, ne ſeroit pas moins terrible que le deſpotiſme du Prince. Par-tout l'intérêt perſonnel attaque l'intérêt de tous ; toutes les fortunes ſe nuiſent ; toutes les paſſions ſe choquent : c'eſt la juſ-

tice qui combat & qui prévient cette anarchie. Romains, s'écria-t-il, pourquoi faut-il que chez les hommes, tout ce qui eſt la ſource d'un bien, puiſſe être la ſource d'un mal ? Cette juſtice ſainte, l'appui & le garant de la ſociété, étoit devenue, ſous vos tyrans, le principe même de ſa deſtruction. Il s'étoit élevé dans vos murs une race d'hommes qui, ſous prétexte de venger les Loix, trahiſſoient toutes les Loix; vivant d'accuſations & trafiquant de calomnies, & toujours près de vendre l'innocence à la haine, ou la richeſſe à l'avarice. Alors tout étoit crime d'état. C'étoit un crime de réclamer les droits des hommes, de louer la vertu, de plaindre les malheureux, de cultiver les Arts qui élèvent l'ame ; c'étoit un crime d'invoquer le nom ſacré des Loix. Les actions, les paroles, le ſilence même, tout étoit accuſé. Que dis-je ? on in-

terprétoit jusqu'à la pensée; on la dénaturoit, pour la trouver coupable. Ainsi l'art des délations empoisonnoit tout; & les délateurs étoient comblés des richesses de l'Empire; & l'on proportionnoit l'excès de leurs dignités à l'excès même de leur honte. Quelle ressource dans un Etat, lorsqu'on y égorge l'innocence au nom des Loix qui doivent la défendre? Souvent même on ne daignoit pas recourir à la vaine formalité des Loix : la puissance arbitraire emprisonnoit, exiloit ou faisoit mourir à son gré. Romains, vous savez si Marc-Aurèle eut en horreur cette justice tyrannique, qui met la volonté d'un homme à la place de la décision de la Loi, qui fait dépendre ou d'une surprise ou d'une erreur la vie & la fortune d'un Citoyen, dont les coups sont d'autant plus terribles, que souvent ils sont sourds & cachés; qui ne laisse que sentir au malheureux le

trait qui le perce, ſans qu'il puiſſe voir la main d'où il part, ou qui, le ſéparant de l'Univers entier, & ne le condamnant à vivre que pour mourir ſans ceſſe, l'abandonne ſous le poids des chaînes, ignorant à la fois ſon accuſateur & ſon crime, loin de la liberté, dont l'auguſte image eſt pour jamais voilée à ſes yeux, loin de la Loi qui, dans la priſon ou dans l'exil, doit toujours répondre au cri du malheureux qui l'invoque. Marc-Aurèle regardoit toutes les formalités des Loix, comme autant de barrières que la prudence a élevées contre l'injuſtice. Sous lui diſparurent ces crimes de lèze-Majeſté, qui ne ſe multiplient que ſous les mauvais Princes. Toute délation étoit renvoyée à l'accuſé avec le nom du délateur : c'étoit un frein pour les hommes vils; c'étoit un rempart pour ceux qui n'ont rien à redouter, dès qu'ils peuvent ſe défendre.

Citoyens, le malheureux que l'on pourſuit, va ſe réfugier dans les temples, où il embraſſe les autels des Dieux. Sous Marc-Aurèle vos aſiles & vos temples ont été les tribunaux de vos Magiſtrats. Que tous ceux, diſoit-il, qui redoutent l'oppreſſion, ſe retirent ſous cet abri ſacré : là, & j'en atteſte les Dieux, ſi jamais je vous opprime, je veux, Romains, que vous trouviez un aſile contre moi-même.

Et avec quelle dignité ce grand Homme parloit aux Magiſtrats & aux Juges de leur devoir ! » Si vous avez à juger votre ennemi, félicitez-vous; vous avez en même temps, & une paſſion à vaincre, & une grande action à faire. Si la faveur veut vous corrompre, mettez, d'un côté, le prix qu'on vous offre ; de l'autre, la vertu & le droit de vous eſtimer vous-mêmes. Si on vous intimide....

Mais qui pourriez-vous craindre ? Eſt-ce à moi que vous craignez de déplaire en faiſant le bien ? Haïs de votre Empereur, parce que vous auriez été juſtes, c'eſt vous qui ſeriez grands, c'eſt moi qui ſerois malheureux & coupable «. Ainſi l'eſprit de Marc-Aurèle animoit tous les tribunaux de l'Empire.

Sous lui la juſtice ne fut donc ni vénale, ni corrompue, ni trop précipitée, ni trop lente ; il ne fallut point l'acheter par des préſens ; il ne fallut point l'arracher par des importunités. Un abus funeſte avoit multiplié les jours où les tribunaux étoient fermés, comme ſi, dans ces jours-là, on avoit défendu au riche d'uſurper, au puiſſant de nuire, au malheureux d'avoir le ſentiment de ſes peines. Romains, le temps couloit pour les diviſions & pour les crimes, & ſon cours étoit ſuſpendu pour le rétabliſſement

de l'ordre. Marc-Aurèle réforma cet abus : il crut que dans des jours même ſacrés, la juſtice rendue aux hommes ne pouvoit offenſer les Dieux ; & le plus ſaint des tréſors, le temps, fut rendu à la Patrie.

Occupé de l'adminiſtration générale, il ſavoit encore trouver des momens pour juger lui-même les affaires des Citoyens. Philoſophe, dit tout-à-coup un homme qui étoit dans la foule, je reſpecte & j'admire Marc-Aurèle comme toi ; mais crois-tu que la puiſſance de juger puiſſe n'être jamais redoutable dans le Prince ? Je le ſais, reprit Apollonius, on doit craindre qu'accoutumé à la marche du pouvoir, il ne veuille être en même temps & le Magiſtrat & la Loi ; que, s'il prononce ſeul, il ne ſoit trompé ; que, s'il préſide dans les tribunaux, ſon autorité, malgré lui, ne corrompe les Juges, & que la flatterie n'immole la

Loi à celui qui peut tout. Mais ces abus, qui ſe ſont fait ſentir plus d'une fois ſous nos tyrans, tiennent à l'homme qui les ſouffre ou qui les fait naître. Le pouvoir de juger, dans le Prince, a auſſi ſes avantages, quand le Prince a des vertus. J'oſerai le dire, il eſt alors plus près du peuple; il voit les détails du malheur des hommes; il apprend à plier ſa penſée ſous la Loi; & la volonté abſolue, toujours impétueuſe, s'accoutume à ſentir une chaîne qui la retient. Tel étoit l'eſprit de Marc-Aurèle dans ſes jugemens. Je ne me laſſe pas de parler de la juſtice de ce grand Homme. Je l'ai vu paſſer pluſieurs nuits de ſuite, à étudier une affaire importante qu'il devoit décider: nous travaillions enſemble; je voulus l'engager à prendre du repos. » Apollonius, me dit-il, donnons un » exemple à tous ces hommes avides » de plaiſir, & fatigués d'affaires, qui » prétendent

» prétendent séparer les honneurs & » les travaux«. Ne vous étonnez pas de ce langage ; il est conforme au systême d'un Prince qui étoit juste par principes, & qui par devoir aimant tous les hommes, s'occupoit également des intérêts de tous.

Ici le Philosophe s'arrêta : il parut rempli d'un sentiment douloureux & profond.

Romains, je vous l'avouerai, dit-il, il y a une idée qui m'accable & qui m'a fait gémir plus d'une fois ; c'est l'inégalité immense que l'orgueil a mise entre les hommes. La Nature toujours bienfaisante, avoit créé des êtres égaux & libres ; la tyrannie est venue, qui a créé des foibles & des malheureux. Alors un petit nombre s'est emparé de tout, il a envahi l'Univers, & le genre humain s'est trouvé déshérité. De là est né le mépris insultant

& le dédain altier, & la domination féroce, & la pitié de l'orgueil, plus cruelle encore que le mépris. C'étoit à la Philosophie sur le trône à venger ces insultes faites au genre humain. O vous qui n'êtes ni Patriciens, ni Sénateurs, ni riches, mais qui êtes des citoyens & des hommes, je ne crains pas que vos imprécations secrètes se mêlent aux louanges dont j'honore la mémoire de votre Empereur! Sa bonté compatissante ne voyoit dans tous les ordres de l'Etat qu'une société nombreuse de frères, de parens & d'amis. Que de fois vous l'avez vu s'attendrir sur vos besoins, les adoucir par ses largesses, pénétrer, pour les connoître, jusque dans l'enceinte de vos familles! pour vous consoler de vos travaux, il vous prodiguoit les divertissemens & les fêtes; & par l'attrait des spectacles, arrachant le pauvre à lui-même, il suspendoit le sentiment d

ſes maux, ou lui faiſoit oublier, quelques inſtans du moins, les biens dont il ne jouiſſoit pas. Sous lui, le nom le plus obſcur ne fut point une excluſion aux charges & aux dignités de l'Empire. Pour diſtinguer les rangs, Marc-Aurèle conſulte les préjugés; pour apprécier les hommes, il ne juge que les hommes. Des mains qui avoient conduit le ſoc de la charrue ont guidé ſous lui les gardes Prétoriennes; & pour choiſir un époux à ſa fille, il jeta les yeux ſur Pompéïen, qui, au lieu d'ancêtres, n'avoit que du mérite: l'alliance avec la vertu, diſoit-il, ne peut déshonorer le Maître du Monde.

Dans ce moment Apollonius, en promenant ſes regards ſur l'aſſemblée du Peuple Romain, apperçut Pertinax; c'étoit un Guerrier célèbre par des victoires; & ſon mérite devoit l'élever un jour à l'Empire. Il venoit de rentrer dans Rome avec une partie

de l'armée, accompagnant le corps de Marc-Aurèle. Il étoit un peu éloigné de la foule, les mains appuyées sur sa lance, & adossé tristement contre une colonne. Tout-à-coup Apollonius lui adressant la parole :

C'est toi que j'atteste encore, ô Pertinax, dit-il ; tu as le courage d'avouer que ton père avoit été esclave, & mourut affranchi ; tu n'en as que plus de droit à nos respects. J'ose te rappeler ici une disgrace qui ne t'honore pas moins que ton Empereur. Tu fus accusé, il fut surpris, & tu parus coupable. Bientôt ton innocence éclata ; Marc-Aurèle fut assez grand pour te pardonner l'outrage qu'il t'avoit fait. Il te nomma Sénateur & Consul ; des hommes qui se croyoient tes rivaux, osèrent dire que la gloire du Consulat étoit avilie par ta naissance. » Eh quoi ! » s'écria Marc-Aurèle, la place des » Scipions avilie par un Guerrier qui » leur ressemble « !

Celui qui élevoit ainſi les Plébéïens illuſtres, ne pouvoit oublier la nobleſſe de l'Empire; mais il veut qu'elle appuie ſes titres par ſes actions. Si elle n'eſt que faſtueuſe, il la dédaigne; ſi elle a des vertus, il l'honore; ſi elle eſt pauvre, il la ſoutient: il ne veut point que dans une ville corrompue par le luxe, des ames dont le devoir eſt d'être généreuſes, deſcendent à des moyens honteux de s'enrichir.

En parlant de la protection que Marc-Aurèle accorda aux hommes utiles de tous les rangs, puis je oublier, Romains, celle qu'il nous accordoit à nous-mêmes & à tous ceux qui, comme lui, cultivoient leur raiſon par l'étude? Je prends les Dieux à témoin que ce n'eſt point le ſouvenir d'un lâche intérêt qui, dans ce moment, me fait louer mon Empereur. Si pendant ſoixante ans je n'ai ni aſpiré à des honneurs, ni brigué des

richeſſes ; ſi aimé de Marc-Aurèle, j'ai juſtifié mon pouvoir par ma conduite ; ſi, outragé quelquefois, je n'ai jamais répondu à la haine que par des bienfaits, & à la calomnie que par mes actions ; j'ai peut-être le droit de parler de tout ce que ce grand homme a fait pour la Philoſophie & pour les Lettres. Je ne ſais ſi elles auront encore un jour des ennemis dans Rome ; je ne ſais ſi la proſcription & l'exil deviendront encore notre partage ; mais dans aucun temps, on ne pourra étouffer en nous le cri de la Nature, qui nous avertit que les peuples ont le droit d'être heureux. Nous pleurerons ſur les maux du genre humain ; & lorſqu'en quelque partie du monde il s'élevera un Prince comme Marc-Aurèle, qui annoncera qu'il veut placer avec lui ſur le trône la morale & les lumieres, du fond de nos retraites nous leverons tous en-

ſemble nos mains pour remercier les Dieux. Ici je voudrois pouvoir ranimer ma voix tremblante. Marc-Aurèle, du haut du capitole, donne le ſignal. Tous ceux qui, dans toutes les parties de l'Empire, aiment & cherchent la vérité, accourent autour de lui. Il les encourage, il les protége. Vous l'avez vu même étant Empereur, ſe rendre plus d'une fois dans les écoles publiques pour s'y inſtruire; on eût dit qu'il venoit dans la foule chercher la vérité qui fuit les Rois. Sous ſon règne nous étions utiles. Cette gloire nous eût ſuffi; ce grand homme voulut y ajouter les honneurs. Il a élevé pluſieurs de nous aux premières places de l'Empire, & leur a fait ériger des ſtatues à côté des Catons & des Socrates. Romains, ſi vos tyrans pouvoient ſortir de leurs tombeaux & reparoître dans vos murs, combien ils ſeroient étonnés en voyant

leurs propres ſtatues mutilées & abattues dans Rome, & à leur place les ſucceſſeurs de ces mêmes hommes, qu'ils faiſoient traîner dans les priſons, & dont ils faiſoient couler le ſang ſous les haches ?

Marc-Aurèle, en parcourant toutes les claſſes des citoyens, abaiſſe ſes regards ſur ceux qui ſont aſſez malheureux pour méconnoître la vertu. Des loix ſages arrêtent les déréglemens ; mais la première loi fut ſon exemple. Son auſtérité étonna la molleſſe. Les ames foibles eurent le courage de la vertu ; les ames ambitieuſes eurent des mœurs par intérêt. Ceux qu'il ne peut corriger, il les plaint, il les blâme, mais il ne peut ſe réſoudre à les haïr. Auſtère pour lui ſeul, il avoit cette douce humanité ſi propre à notre foibleſſe. Des hommes lâches osèrent l'offenſer : il dédaignoit une vengeance qui lui eût été facile ; & le

Philoſophe oublioit l'injure faite au Prince.

Ici Commode fit un mouvement ; on vit de l'altération ſur ſon viſage, & ſes yeux s'enflammèrent. Il parut prêt à rompre le ſilence, mais il s'arrêta ; & le Philoſophe pourſuivit.

La bonté faiſoit le caractère de ce grand homme ; elle étoit dans ſes diſcours, dans ſes actions ; elle étoit peinte ſur tous les traits de ſon viſage. Que dis-je ? elle fut l'objet de ſon culte. Voyez ce capitole, où ſa main lui a élevé un temple. O Dieu de l'Univers, dans preſque tous les pays du Monde on t'a outragé, même en t'adorant ! Par-tout la ſuperſtition barbare a eu ſes autels, où elle t'offroit pour t'appaiſer, les gémiſſemens & les cris des victimes humaines. Marc-Aurèle t'invoquoit ſous l'idée d'un être bon ; il te peignoit aux hommes, comme tu

étois peint dans ſon cœur. Non, je ne l'oublierai jamais, ce jour, ce moment ſolennel, où un Prince, ſouverain Pontiſe comme Empereur de ſon pays, entra pour la première fois dans ce temple dédié *à la Bonté*, & brûla le premier encens ſur l'autel, au milieu des acclamations & de la joie d'un peuple qui ſembloit le prendre lui-même pour la Divinité du temple. Romains, il fut impoſſible à vos ancêtres de condamner Manlius coupable, tant qu'ils eurent ſous les yeux le capitole, que ce Guerrier célèbre avoit ſauvé : & moi je fais ici des vœux pour que la vue de ce nouveau temple, dans ce même capitole, arrête vos Empereurs, toutes les fois qu'ils voudront faire une action cruelle ou tyrannique. Peuples, que tous ceux qui régneront ſur vous, viennent jurer à cet autel d'être bons comme Marc-Aurèle ; qu'ils s'accoutument à penſer,

comme lui, que tout bienfait accordé aux hommes, eſt un acte de religion envers la Divinité.

Dans cette aſſemblée du Peuple Romain étoit une foule d'étrangers & de citoyens de toutes les parties de l'Empire. Les uns ſe trouvoient depuis long-temps à Rome; les autres avoient ſuivi des différentes provinces le char funèbre, & l'avoient accompagné par honneur. Tout-à-coup l'un d'eux (c'étoit le premier Magiſtrat d'une ville ſituée aux pieds des Alpes) éleva ſa voix.

Orateur, dit-il, tu nous as parlé du bien que Marc-Aurèle a fait à des particuliers malheureux; parle-nous de celui qu'il a fait à des villes & à des nations entières. Souviens-toi de la famine qui a déſolé l'Italie. Nous entendions les cris de nos femmes & de nos enfans, qui nous demandoient du pain. Nos campagnes ſtériles & nos

marchés déſerts ne nous offroient plus de reſſource. Nous avons invoqué Marc-Aurèle, & la famine a ceſſé. — Alors il approcha, il toucha la tombe, & dit : J'apporte à la cendre de Marc-Aurèle les hommages de toute l'Italie.

Un autre homme parut. Son viſage étoit brûlé par un ſoleil ardent ; ſes traits avoient je ne ſais quoi de fier, & ſa tête dominoit ſur toute l'aſſemblée. C'étoit un Africain. Il éleva ſa voix, & dit :

Je ſuis né à Carthage. J'ai vu un embraſement général dévorer nos maiſons & nos temples. Echappés de ces flammes & couchés pluſieurs jours ſur des ruines & des monceaux de cendre, nous avons invoqué Marc-Aurèle : Marc-Aurèle a réparé nos malheurs. Carthage a remercié une fois les Dieux d'être Romaine. —Il approcha, toucha

la tombe, & dit : J'aporte à la cendre de Marc-Aurèle les hommages de l'Afrique.

Trois des habitans de l'Aſie s'avancèrent. Ils tenoient d'une main de l'encens, & de l'autre des couronnes de fleurs. L'un d'eux prit la parole

Nous avons vu dans l'Aſie le ſol qui nous portoit, s'écrouler ſous nos pas, & nos trois villes renverſées par un tremblement de terre. Du milieu de ces débris nous avons invoqué Marc-Aurèle; & nos villes ſont ſorties de leurs ruines. —Ils posèrent ſur la tombe l'encens & les couronnes, & dirent : Nous apportons à la cendre de Marc-Aurèle les hommages de l'Aſie.

Enfin il parut un hommes des rives du Danube. Il portoit l'habillement des Barbares, & tenoit une maſſue à la main. Son viſage cicatriſé étoit mâle & terrible ; mais ſes traits à demi

ſauvages ſembloient adoucis dans ce moment par la douleur. Il s'avança, & dit :

Romains, la peſte a déſolé nos climats. On dit qu'elle avoit parcouru l'Univers, & qu'elle étoit venue des frontières des Parthes juſqu'à nous. La mort étoit dans nos cabanes ; elle nous pourſuivoit dans nos forêts. Nous ne pouvions plus ni chaſſer, ni combattre : tout périſſoit. J'éprouvai moi-même ce fléau terrible, & je ne ſoutenois plus le poids de mes armes. Dans cette déſolation, nous avons invoqué Marc-Aurèle : Marc-Aurèle a été notre Dieu conſervateur. — Il approcha, poſa ſa maſſue ſur la tombe, & dit : J'apporte à ta cendre l'hommage de vingt nations que tu as ſauvées.

Vous entendez, Romains, reprit Apollonius ; ſes ſoins s'étendoient ſur toutes les parties du Monde. Dans l'eſ-

pace de vingt ans la terre éprouva tous les fléaux : mais la Nature avoit donné Marc-Aurèle à la terre.

Et ce grand homme a eu des ennemis ! Faut-il donc, eſt-ce un arrêt éternel, que la vertu jamais ne puiſſe déſarmer la haine ? Romains, vos meilleurs Empereurs ont vu les poignards aiguiſés contre eux. Nerva s'eſt vu attaquer dans ſon palais. On a conſpiré contre Titus. Antonin & Trajan ont été obligés de pardonner à des conjurés ; & Marc-Aurèle, oui Marc-Aurèle a combattu pour ſa vie. Déjà vous penſez à la révolte de Caſſius, à cet homme fier, audacieux, auſtère avec fureur, voluptueux avec emportement, voulant tantôt être Catilina, & tantôt Caton, extrême dans ſes vertus comme dans ſes vices : & le barbare, en ſe révoltant, prononçoit les mots de vertu & de patrie, & il parloit d'abus, de réforme, de

mœurs ; car dans tous les temps le bien public a ſervi de prétexte au crime ; & en opprimant les hommes, on les a entretenus du bonheur de l'Etat.

Je voudrois pouvoir mettre ici ſous vos yeux ces temps de vos annales, où vos tyrans découvroient une conſpiration, ou triomphoient d'une révolte. Vous vous en ſouvenez ; la proſcription étoit un droit ; la raiſon d'état juſtifioit le meurtre ; nul citoyen n'étoit innocent, dès qu'il avoit connu un coupable, les plus doux ſentimens de la nature paſſoient pour crime ; on épioit la larme ſecrète qui s'échappoit de l'œil d'un ami ſur le cadavre de ſon ami ; & la mère étoit traînée au ſupplice, pour avoir pleuré la mort de ſon fils. Il faut rappeler de temps en temps ces crimes à la Terre, pour que les Princes, par l'excès de leurs vengeances, apprennent à redouter l'excès

de leur pouvoir. Voici maintenant la conduite de Marc-Aurèle. On lui porte la tête de l'usurpateur qui a péri par la main de ses complices; il détourne les yeux, & ordonne que ces tristes restes soient inhumés avec honneur. Maître des révoltés, il leur pardonne; il sauve la vie à tous ceux qui avoient voulu lui ravir l'Empire. Que dis-je? il devient leur protecteur: le Sénat veut venger son Prince; il implore auprès du Sénat la grace de ses ennemis. » Je vous conjure, au nom des Dieux, de ne pas verser de sang; » que les exilés reviennent; qu'on » rende les biens à ceux qu'on a dé- » pouillés; & plût au Ciel, ajouta- » il, que je pusse ouvrir les tom- » beaux «! Vous ne vous étonnez donc pas, Romains, si la famille même de Cassius, qui dans d'autres temps n'eût attendu que la proscription & la mort, a recouvré tout l'éclat de son ancienne

ſortune. Tournez les yeux de ce côté.

Le Peuple regarda. Il vit à la porte d'un palais une femme d'une figure noble, & dont la beauté n'étoit point encore effacée par l'âge. Elle étoit près d'un portique, un peu élevée au deſſus de la foule, la tête à demi couverte d'un voile. Autour d'elle on voyoit des enfans de différens âges ; c'étoient la femme & les enfans de Caſſius. Trop loin de la foule, ils ne pouvoient entendre ce que diſoit le Philoſophe ; mais ils regardoient ce grand ſpectacle. Quelquefois la mère fixoit des yeux attendris ſur ſes enfans ; puis tout-à-coup tendant les bras vers la tombe, ſembloit remercier Marc-Aurèle de les lui avoir conſervés.

Peuple, dit Apollonius, voilà les témoins de ſa clémence. Après avoir tout pacifié dans Rome, il marche en Aſie pour raffermir les provinces

ébranlées ; il va montrer par-tout ce maître bienfaifant, ce Prince philofophe, dont quelques villes coupables avoient ofé méconnoître l'empire. On lui préfente les papiers des rebelles ; il les brûle fans les lire : Je ne veux pas, dit-il, être forcé de haïr. Tout tombe à fes pieds ; il pardonne aux villes & aux provinces ; les Rois de l'Orient viennent lui rendre hommage ; il maintient ou rétablit la paix, & fait par-tout admirer cette philofophie digne du trône. Enfin après huit ans, il reparut fur les bords du Tibre : avec quels tranfports il fut reçu ! Jamais tant de vertus enfemble n'avoient paru dans Rome : il uniffoit aux lumieres d'Adrien l'ame de Titus ; il avoit gouverné comme Augufte, combattu comme Trajan, pardonné comme Antonin ; le peuple étoit heureux, le Sénat étoit grand ; fes ennemis même l'adoroient ; & les guerres

étrangères étoient terminées par la victoire, la guerre civile par la clémence; du Danube à l'Euphrate, & du Nil à la Grande-Bretagne, les troubles avoient ceſſé ; tout étoit calme; l'Europe, l'Aſie & l'Afrique repoſoient en paix. Alors il triompha pour la ſeconde fois. Les hommes de toutes les nations & les Ambaſſadeurs de tous les Rois relevoient cette pompe; le ſang des victimes couloit dans tous les temples; l'encens fumoit ſur tous les autels; le peuple entouroit à grands cris ſes ſtatues, & les ornoit de fleurs; tout retentiſſoit d'acclamations; & lui, au milieu de tant d'éclat, dans la marche du triomphe tranquille & ſans faſte, jouiſſoit en ſilence de la félicité de Rome & de l'Empire, & du haut du capitole ſembloit jeter un œil ſerein ſur l'Univers. Qui de vous, Romains, ne faiſoit alors des vœux pour que ce grand homme fût

immortel; ou que les Dieux lui accordaſſent du moins une longue vieilleſſe ? Quoi ! les ames bienfaiſantes ſont ſi rares, & la terre en jouit ſi peu ! Quoi ! les maux nous environnent, ils nous aſſiégent, & lorſqu'il s'élève un Prince, dont l'unique ſoin eſt de les adoucir; quand le genre humain flétri par l'infortune, ſe relève & commence à retrouver le bonheur, l'appui qui le ſoutenoit lui échappe, & avec un homme périt la félicité d'un ſiècle ! Marc-Aurèle reſta encore deux ans parmi nous, quand les ennemis éternels de cet Empire le rappelèrent pour la troiſième fois au fond de la Germanie. Alors, malgré une ſanté languiſſante, il retourna aux rives du Danube. C'eſt au milieu de ces travaux que nous l'avons perdu. Ses derniers momens (j'en ai été témoin, & je puis vous en rendre compte) ont été ceux d'un grand homme & d'un

ſage. La maladie dont il fut attaqué ne le troubla point. Accoutumé depuis cinquante ans à méditer ſur la Nature, il avoit appris à connoître ſes loix, & à s'y ſoumettre. Je me ſouviens qu'un jour il me diſoit : » Apollonius, tout change autour de moi ; l'Univers d'aujourd'hui n'eſt plus celui d'hier, & celui de demain ne ſera point le même. Parmi tous ces mouvemens, puis-je ſeul reſter immobile ? Il faut auſſi que le torrent m'entraîne. Tout m'avertit qu'un jour je ceſſerai d'être. Le ſol où je marche a été foulé par des milliers d'hommes qui ont diſparu. Les annales des Empires, les ruines des villes, les urnes, les ſtatues, qu'eſt-ce que tout cela que des images de ce qui n'eſt plus ? Ce ſoleil que tu vois ne luit que ſur des tombeaux....«. Ainſi ce Prince philoſophe exerçoit d'avance & affermiſſoit ſon ame. Quand le dernier

terme approcha, il ne fut donc point étonné. Je me ſentois élevé par ſes diſcours. Romains, le grand homme mourant a je ne ſais quoi d'impoſant & d'auguſte ; il ſemble qu'à meſure qu'il ſe détache de la terre, il prend quelque choſe de cette nature divine & inconnue qu'il va rejoindre. Je ne touchois ſes mains défaillantes qu'avec reſpect ; & le lit funèbre où il attendoit la mort, me ſembloit une eſpèce de ſanctuaire. Cependant l'armée étoit conſternée ; le ſoldat gémiſſoit ſous ſes tentes ; la Nature elle-même ſembloit en deuil ; le ciel de la Germanie étoit plus obſcur ; des tempêtes agitoient la cime des forêts qui environnoient le camp ; & ces objets lugubres ſembloient ajouter encore à notre déſolation. Il voulut quelque temps être ſeul, ſoit pour repaſſer ſa vie en préſence de l'Être ſuprême, ſoit pour méditer encore une fois avant

que de mourir. Enfin, il nous fit appeler. Tous les amis de ce grand homme & les principaux de l'armée vinrent ſe ranger autour de lui. Il étoit pâle, ſes yeux preſque éteints & ſes lèvres à demi glacées. Cependant nous remarquâmes tous une tendre inquiétude ſur ſon viſage. Prince, il parut ſe ranimer un moment pour toi : ſa main mourante te préſenta à tous ces vieillards qui avoient ſervi ſous lui ; il leur recommanda ta jeuneſſe. Servez-lui de père, leur dit-il : ah ! ſervez-lui de père. Alors il te donna des conſeils tels que Marc-Aurèle mourant devoit les donner à ſon fils : & bientôt après Rome & l'Univers le perdirent.

A ces mots tout le Peuple Romain demeura morne & immobile. Apollonius ſe tut ; ſes larmes coulèrent. Il ſe laiſſa tomber ſur le corps de Marc-Aurèle ; il le ſerra long-temps entre

entre ſes bras ; & ſe relevant tout-à-coup :

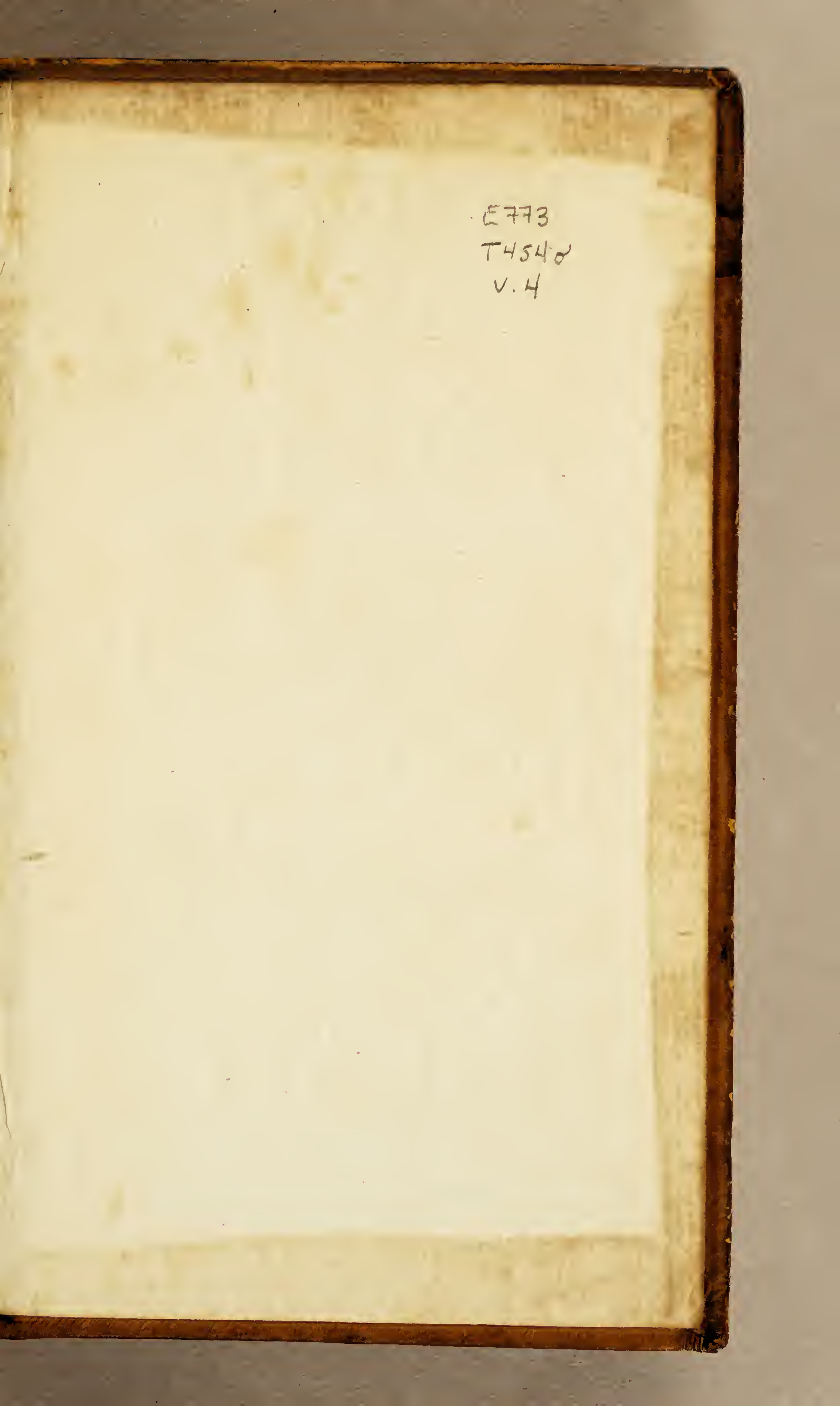
Mais toi qui vas ſuccéder à ce grand homme, ô fils de Marc-Aurèle ! ô mon fils ! permets ce nom à un vieillard qui t'a vu naître & qui t'a tenu enfant dans ſes bras ; ſonge au fardeau que t'ont impoſé les Dieux ; ſonge aux devoirs de celui qui commande, aux droits de ceux qui obéiſſent. Deſtiné à régner, il faut que tu ſois ou le plus juſte ou le plus coupable des hommes : le fils de Marc-Aurèle auroit-il à choiſir ? On te dira bientôt que tu es tout-puiſſant : on te trompera ; les bornes de ton autorité ſont dans la loi. On te dira encore que tu es grand, que tu es adoré de tes peuples. Ecoute : quand Néron eut empoiſonné ſon frère, on lui dit qu'il avoit ſauvé Rome ; quand il eut fait égorger ſa femme, on loua devant lui ſa juſtice ; quand il eut aſſaſſiné ſa mère,

on baiſa ſa main parricide, & l'on courut aux temples remercier les Dieux. Ne te laiſſe pas non plus éblouir par les reſpects. Si tu n'as des vertus, on te rendra des hommages & l'on te haïra. Crois-moi, on n'abuſe point les peuples; la Juſtice outragée veille dans tous les cœurs. Maître du monde, tu peux m'ordonner de mourir, mais non de t'eſtimer. O fils de Marc-Aurèle ! pardonne ; je te parle au nom des Dieux, au nom de l'Univers qui t'eſt confié ; je te parle pour le bonheur des hommes & pour le tien. Non, tu ne feras point inſenſible à une gloire ſi pure. Je touche au terme de ma vie ; bientôt j'irai rejoindre ton père. Si tu dois être juſte, puiſſai-je vivre encore aſſez pour contempler tes vertus ! Si tu devois un jour....

Tout-à-coup Commode, qui étoit en habit de guerrier, agita ſa lance

d'une manière terrible. Tous les Romains pâlirent. Apollonius fut frappé des malheurs qui menaçoient Rome. Il ne put achever. Ce vénérable vieillard ſe voila le viſage. La pompe funèbre qui avoit été ſuſpendue, reprit ſa marche. Le peuple ſuivit conſterné, & dans un profond ſilence; il venoit d'apprendre que Marc-Aurèle étoit tout entier dans le tombeau.

FIN.


E773
T454d
v.4

